COMPTE RENDU

DE

L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE

F. J. V. BROUSSAIS.



BROUSSAIS

A. Chazal d'après la Statue de Théophile Bra.

Im. Lemercier, Bénard &C.

COMPTE RENDU

DE

L'INAUGURATION DE LA STATUE

DE

F. J. V. BROUSSAIS,

AU VAL-DE-GRACE,

A PARIS,

LE 21 AOUT 1841.

A PARIS,

IMPRIMERIE DE MOQUET ET COMPAGNIE,

RUE DE LA HARPE, 90.

1841.



La dette de reconnaissance et d'admiration que s'imposèrent spontanément, le monde médical et la société tout entière, en voulant perpétuer d'une manière digne de sa renommée et de ses services, la gloire de Broussais, a été noblement acquittée le 21 août dernier, par la solennelle inauguration de la statue de ce grand homme, au Val-de-Grâce.

On se rappelle que le 21 novembre 1838, pendant les mémorables funérailles de Broussais, le cortège

immense qui l'accompagnait à sa demeure dernière, émit, par une acclamation unanime, le vœu qu'un monument, impérissable comme ses œuvres, lui fût érigé.

Afin de répondre à ce glorieux appel, une commission s'organisa aussitôt, et se chargea de recevoir les souscriptions nombreuses qui affluaient de toutes parts, de régulariser et de diriger leur produit. Elle se composa de MM.

Orfila, doyen de la Faculté de médecine de Paris, *président.*

Roche, membre de l'Académie royale de médecine, *secrétaire.*

Baillière (J.-B.), libraire de l'Académie royale de médecine, *trésorier.*

Boissy-d'Anglas, intendant de la première division militaire.

Bouillaud, professeur à la Faculté de médecine de Paris.

Bra, statuaire.

De la Neuville, intendant militaire.

Droz, président annuel de l'Académie des sciences morales et politiques.

Evrard de saint Jean, intendant militaire, directeur de l'administration de la guerre.

Frappart, docteur en médecine, à Paris.

Gasc, membre du Conseil de santé des armées.

Gourlier, architecte, secrétaire du conseil des bâtiments civils.

Lacorbière, docteur en médecine, à Paris.

Larrey (le baron), membre du Conseil de santé des armées.

Lemercier (Népomucène), membre de l'Académie française.

Michel (baron), médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou.

Ribes, médecin en chef de l'hôtel des Invalides.

Treille, docteur en médecine, à Paris.

Cette commission avait à peine annoncé son existence, et fait connaître le but qu'elle se proposait d'atteindre, que les principaux médecins de la France et de l'étranger, les savants, les artistes, l'armée, s'empressèrent de lui adresser leurs dons. Le concours fut universel, comme le sentiment généreux qui l'excitait ; il s'étendit aux classes de la société qui s'occupent le moins des sciences médicales, comme aux contrées les plus éloignées de la France.

Non seulement les médecins civils et militaires de Lyon, Lille, Strasbourg, Metz, Rouen, Brest, Caen, Evreux, Reims, Bayonne, Toulon, Besançon, Versailles, Bordeaux, Angers, Toulouse et de toutes nos villes importantes, formèrent des sous-commissions et versèrent à la commission centrale de Paris le produit des collectes qu'ils avaient faites ; non seulement l'Académie royale de médecine s'associa dignement au

mouvement général ; mais le ministre de la guerre voulut y faire participer l'armée : « Mon intention, écrivit à ce sujet M. le général Bernard, étant d'associer l'armée à cet acte de la reconnaissance publique, je m'empresse de vous informer que je souscris pour une somme de mille francs. » Tous les médecins militaires considérèrent comme un devoir d'apporter leur offrande, et Alger seul a fourni 1300 fr. Enfin des souscriptions furent envoyées de Cayenne, de la Nouvelle-Orléans, etc., (1).

M. Bra, auteur d'un très beau buste de Broussais, et dont le désintéressement égale l'admirable talent, offrit son ciseau, et se chargea, quelque fût le produit de la souscription, d'exécuter la statue. Avec non moins de générosité et d'empressement, M. Gourlier se présenta, pour diriger gratuitement les travaux d'architecture.

Malgré tant d'efforts, qui devaient la rassurer sur l'exécution matérielle du monument, la commission n'aurait peut-être que difficilement atteint le but qu'elle se proposait, si M. le maréchal duc de Dalmatie, ministre actuel de la guerre, n'avait ordonné que tous les frais d'érection et les dépenses de l'inauguration seraient au compte de son département, et

(1) La liste des souscripteurs a été publiée en tête de la seconde édition du traité *de l'Irritation et de la Folie*; Paris, 1839, c'est pourquoi nous ne la reproduisons pas ici.

si M. le ministre des Travaux publics n'avait accordé le marbre nécessaire pour le piédestal.

Grâce à cette association active des volontés et des intelligences, la statue en bronze de Broussais a été fondue par MM. Soyer et Ingé, et élevée sur un piédestal en marbre blanc, dans la cour dite d'instruction du Val-de-Grâce.

Broussais est représenté assis sur un fauteuil, revêtu d'une robe de chambre, et plongé dans la méditation du cabinet. Son pied gauche foule des livres portant pour inscription ce mot : *Ontologie.* Le corps est légèrement voûté, et la tête, inclinée à gauche, un peu penchée vers la terre, réflète l'inspiration de quelque pensée profonde, en même temps qu'elle porte le caractère d'énergie qui formait un des principaux traits du célèbre réformateur. Le bras droit appuie sur le bras du fauteuil, tandis que la main gauche, contractée avec force, participe en quelque sorte au travail dont l'intelligence est occupée. Cette statue est du plus bel aspect ; toutes ses parties sont empreintes d'une harmonieuse simplicité. Tandis que le corps offre quelques traces d'affaissement, le regard est ferme et scrutateur ; il annonce que l'intelligence conserve toute sa force, et semble vouloir pénétrer les secrets de la nature. On voit le médecin et le philosophe réunis, chercher la vérité, l'atteindre ; et l'on dirait que la parole va s'échapper des lèvres dédaigneuses de Broussais, vive et entraînante, comme aux jours de ses plus beaux triomphes.

Le piédestal porte les inscriptions suivantes : sur le devant

A F. J. V. BROUSSAIS,

FONDATEUR
DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE,
MÉDECIN EN CHEF, PREMIER PROFESSEUR
DE L'HOPITAL MILITAIRE DU VAL-DE-GRACE,
MEMBRE DU CONSEIL DE SANTÉ DES ARMÉES,
PROFESSEUR
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE,
COMMANDEUR DE LA LÉGION-D'HONNEUR,

Né à St.-Malo, le 17 décembre 1778,
Décédé à Paris le 17 novembre 1838,

SES AMIS, SES ÉLÈVES
ET LES ADMIRATEURS DE SON GÉNIE.

Sur l'un des côtés, à droite, sont les titres de ses principaux ouvrages.

HISTOIRE
DES PHLEGMASIES CHRONIQUES,
EXAMEN
DES DOCTRINES MÉDICALES,
ANNALES
DE LA MÉDECINE PHYSIOLOGIQUE,
TRAITÉ
DE PHYSIOLOGIE,
COURS
DE PATHOLOGIE ET DE THÉRAPEUTIQUE,
DE L'IRRITATION ET DE LA FOLIE.
COURS
DE PHRÉNOLOGIE.

De l'autre coté, à gauche, on lit le passage suivant :

« FORMEZ UN TABLEAU AUSSI VRAI QU'ANIMÉ DU MALHEUREUX LIVRÉ AUX ANGOISSES DE LA DOULEUR, DÉBROUILLEZ-MOI, PAR UNE SAVANTE ANALYSE, LES CRIS SOUVENT CONFUS DES ORGANES SOUFFRANTS; FAITES-MOI CONNAÎTRE LEURS INFLUENCES RÉCIPROQUES; DIRIGEZ HABILEMENT MON ATTENTION VERS LE DOULOUREUX MOBILE DU DÉSORDRE UNIVERSEL QUI FRAPPE MES SENS, AFIN QUE J'AILLE Y PORTER AVEC SÉCURITÉ LE BAUME CONSOLATEUR QUI DOIT TERMINER CETTE SCÈNE DÉCHIRANTE : ALORS J'AVOUERAI QUE VOUS ÊTES UN HOMME DE GÉNIE. (Préface de l'*Examen des doctrines médicales*, 1816).

Le jour de l'inauguration ayant été fixé, la commission voulut que la solennité fût digne du puissant génie qui en était l'objet. Elle invita tous les corps savants auxquels Broussais avait appartenu à s'y faire représenter par des députations. Tous les médecins de Paris, plusieurs de ceux des départements, entre autres l'ancien ami et disciple de Broussais, M. Lallemand de Montpellier ; des militaires et des administrateurs de tous les rangs, une foule d'élèves ; tous les officiers de santé des hôpitaux et des régiments résidant à Paris, répondirent aux lettres de convocation qu'ils avaient reçues, ou vinrent spontanément ajouter à l'éclat de cette glorieuse consécration de l'immortalité d'un grand homme. Jamais le Val-de-Grâce n'avait réuni une affluence si nombreuse et si remarquable. Des dames en grand nombre embellirent de leur présence cette imposante assemblée.

Les préparatifs matériels avaient été dirigés avec un goût parfait. Un bataillon de troupes de ligne et la

musique d'un des régiments de la garnison complétaient leur élégante et sévère simplicité.

Tout étant ainsi disposé, la commission se réunit à deux heures dans une des salles du Val-de-Grâce, et reçut les députations des divers corps savants.

A trois heures, elle se rendit dans la cour d'instruction, où se trouvait la statue et où des tentes, surmontées de drapeaux tricolores, abritaient près de 3,000 spectateurs.

La statue fut alors découverte, et aussitôt saluée d'applaudissements enthousiastes longtemps répétés, auxquels se joignirent de brillantes fanfares. Enfin, des discours furent successivement prononcés :

1° Par M. Passy, au nom de l'Académie des sciences morales et politiques.

2° Par M. Pariset, au nom de l'Académie royale de médecine.

3° Par M. Bouillaud, au nom de la Faculté de médecine.

4° Par M. Bégin, au nom des médecins et chirurgiens militaires.

5° Par M. Fossati, au nom de la Société phrénologique.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. H. PASSY,

Président de l'Académie des Sciences morales et politiques.

MESSIEURS,

Ce n'est pas devant vous que j'essaierai de retracer les titres auxquels l'homme illustre dont nous avons eu si récemment à déplorer la perte, a dû la grande et belle renommée qu'il a laissée parmi nous. La solennité à laquelle vous nous avez conviés, cette statue que vous inaugurez, la place que vous lui avez choisie, les disent plus haut et mieux que je ne saurais le faire, et tout ici est trop plein des souvenirs de Broussais pour qu'il me faille vous en entretenir.

A nous, Messieurs, qui le comptions avec orgueil dans nos rangs ; à nous, que sa mort a frappés d'un coup si douloureux et qui déjà avons déposé sur sa tombe et renouvelé, en séance publique, le tribut si mérité de nos éloges et de nos regrets, il appartient seulement d'assister, avec recueillement, au nouvel honneur que vous lui décernez, vous ses amis, ses confrères, ses disciples, vous si justes appréciateurs des travaux et des services auxquels il dévoua sa vie,

et qui savez si bien de quels progrès la scienee qu'il cultiva avec tant de zèle et d'éclat lui est redevable.

Il est des monuments érigés à des célébrités dont le lustre ne soutient pas l'épreuve du temps. Celui que vous inaugurez en ce moment est consacré à une gloire qui ne périra pas. Libre témoignage de la vénération publique, il s'élèvera pour montrer qu'il est des talents et des vertus auxquels la reconnaissance publique demeure à jamais fidèle. En le plaçant au Val-de-Grâce . dans une enceinte où Broussais eut tant d'occasions, et n'en laissa jamais échapper une seule, de déployer à la fois les trésors de sa vaste intelligence et les hautes qualités de son âme, vous ne remplissez pas seulement une pieuse mission, vous assurez à l'avenir un grave et tutélaire enseignement. Ici se rassemblent chaque jour des hommes appelés à parcourir la carrière que Broussais a tant aimée et honorée : s'il ne leur est plus donné d'entendre sa voix et de s'éclairer de ses avis et de ses exemples, son image du moins leur rappellera à quel prix il obtint le rang élevé qu'il occupe, le beau nom qu'il lègue aux siens et les regrets qui l'ont accompagné dans sa dernière demeure. Puisse leur dévouement aux devoirs austères et souvent pénibles de leur noble profession en être augmenté : puissent leurs efforts pour ajouter aux lumières de la science et en perfectionner les applications en devenir plus ardents : ce sera un nouvel hommage rendu à la mémoire de Broussais et celui dont assurément il eût été le plus jaloux.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. PARISET,

Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Médecine.

« C'est aux pieds de la statue de Broussais, c'est au nom de l'Académie royale de médecine ; c'est devant des académies et des facultés, que je prends aujourd'hui la parole ; témérité que je ne me pardonne, et qu'on ne me pardonnera, que parce que je remplis un devoir. J'en appelle à vous, messieurs; tout n'est-il pas fait ici pour m'intimider? et le nom seul de l'homme dont je dois vous entretenir; et le nombre et la grandeur de ses ouvrages; et le caractère de la compagnie dont je suis l'interprète; et les lumières des auditeurs que me donne cette solennité; et la précipitation que j'ai dû mettre à recueillir, à préparer, à coordonner mes idées. J'oserai parler cependant: protégé par votre bienveillance, et rassuré sur moi-même, par la certitude, que, si mon langage est au-dessous de mon sujet, il se ressentira du moins du juste respect dont je suis pénétré pour Broussais, pour

Mais des questions d'un ordre plus élevé nous appellent. La médecine repose tout entière sur la connaissance de l'homme ; et s'il est une profession qui ait le droit de s'approprier pour maxime l'inscription du temple de Delphes, cette profession, c'est la nôtre. Connaître l'homme est donc le premier devoir du médecin. Mais l'homme, de quels éléments se compose-t-il? Cet être, quelquefois si plein de lui-même, ne serait-il qu'un assemblage confus de matériaux divers, solides, liquides, contigus et entremêlés, sans ordre et sans dessein, comme le seraient entre elles les molécules d'un corps brut? N'est-il pas visible, au contraire, que, dans l'homme, tout, jusqu'aux globules de son sang, tout est organisé, tout est disposé pour autant de fins particulières, et que toutes ces fins concourent à une fin sommaire et capitale, qui est la conservation de l'individu; de même que cette première fin capitale se rapporte à une fin plus éloignée, qui est la conservation de l'espèce. Dans les actions intérieures de l'homme, dans ses actions extérieures et relatives à ses semblables, tout est donc enchaînement et subordination. Mais cette merveilleuse discipline est-elle *à priori* l'œuvre de ses organes? car ils ont été faits eux-mêmes, pour des fins prévues : et leur attribuer cette prévoyance, ce serait établir qu'ils existaient avant d'exister. Il est donc hors de l'homme une puissance qui l'a conçu, et qui l'a formé. Hors de l'homme, ai-je dit, j'ajoute avant l'homme ; car la

géologie, car l'étude de la terre, à défaut de Moïse, nous apprend qu'un premier homme a paru sur la terre; et à moins de nous engager dans des suppositions qui se détruisent d'elles-mêmes, cette première apparition nous crie que l'homme a eu un Créateur. Il existe donc un Dieu. Il y a plus. Cette matière si artistement travaillée, cet ensemble si bien concerté d'instruments dont il compose le corps de l'homme, il les a pénétrés d'une force intelligente, qui est tout à la fois la source et la règle de leurs mouvements. Cette intelligence, diffuse en nous-mêmes, préside aux actes les plus secrets de notre économie, aussi bien qu'aux actes les plus réfléchis de notre entendement. En un mot, nous sentons et nous pensons de partout; et s'il nous était donné de voir et d'étudier le jeu de nos ressorts intérieurs, quelque charme qu'aient pour nous les avisements de notre esprit, nous serions confondus de tous les miracles de sagesse, de prévoyance, d'industrie, de dialectique admirable, qui s'opèrent à chaque instant sur tous les points de nous-mêmes, dans les fonctions cachées de respiration, de circulation, de nutrition, de sécrétion, d'excrétion; dans ces rapides évolutions de combinaisons vitales, où tant de choix, tant de transformations, d'unions, de séparations, d'exclusions sont nécessaires; soit qu'il s'agisse à plus forte raison de la conduite des maladies. Oui, je l'oserai dire : les magnificences du ciel ne sont pas plus étonnantes que celles-là; et, s'il est quel-

que chose qui m'élève à mes propres yeux, c'est de saisir dans la nature de mes semblables, et dans la mienne, quelques traits de cette intelligence infinie qui a fait et qui gouverne l'univers.

Mais cette intelligence qui nous anime est-elle identique avec nos organes ? est-elle matérielle comme eux ? Non. La matière peut se prêter à des impressions physiques qui en feront varier la figure ; mais elle est divisible : elle ne peut sentir ; et, quand elle sentirait, ses parties extra-posées ne sauraient percevoir des rapports ; elle ne saurait penser. Nous avons donc en nous-mêmes une substance toute autre que la matière : une substance simple, sans parties, incorruptible, immortelle. Platon est l'interprète de Dieu, et le Phédon est le premier de tous les livres. Cette substance, capable seule en nous de sentir et de penser, nous l'appelons âme ; et cet être est encore plus nous-mêmes que tout le reste. Quelles que soient les difficultés ultérieures sur la nature et l'origine de notre âme, sur les liens qui l'attachent à nos organes, sur les modifications qu'elle en reçoit, ainsi de suite, presqu'à l'infini, ces difficultés, bien qu'insolubles, n'infirment en rien les solides vérités que nous venons d'établir, et qui sont les plus intimes vérités que puisse jamais recevoir notre esprit, comme l'a invinciblement démontré Berkeley.

Ne vous offensez pas, Messieurs, de cette digression philosophique. Pardonnez-la, comme je crois

sentir que l'ombre de Broussais me la pardonne, ou plutôt, comme je crois sentir qu'elle y applaudit. Ces sublimes objets lui étaient-ils donc étrangers ? Et dans cette suite de pensées, lui en ai-je prêté qu'il n'avait pas ! Je l'affirme sans crainte : ce que vous venez d'entendre n'est que l'expression des secrets sentiments qu'il avait lui-même : et si j'avais eu le talent de relever par la majesté de la parole, la majesté d'un si grand sujet, je dirais que je viens de chanter un hymne à sa gloire. Cet esprit si fier, si indépendant, cet esprit si peu accessible, ou plutôt si intraitable aux idées reçues, et qui, soumettant les siennes à toutes les rigueurs de l'analyse et de l'expérience, n'admettait plus que celles qu'il ne pouvait rejeter, Broussais a fini par reconnaître, dans l'homme, un principe vital et conservateur, un être sensible et vigilant, qui, présent à tous les points de l'économie, en aperçoit les ruines, et s'applique à les réparer; déployant dans ce travail réparateur toutes les subtilités d'une invention inépuisable, et des efforts d'une énergie d'autant plus surprenante, que la source en est presque tarie. Qu'ont dit de plus les sages de tous les temps ? Hippocrate, Galien, Sydenham, Van-Helmont, Boërhaave, Stahl, Bordeu, Cabanis ; tous, il est vrai, différant l'un de l'autre par les termes, mais tous d'accord par l'idée fondamentale. Et, si dans ses actes réparateurs, ce principe agit sur des plans profondément combinés, qu'en conclure ?

si ce n'est que ce principe est notre âme elle-même; et comme elle, intelligent, simple, indivisible, immatériel. Triste inspiration de l'amour-propre! Sur les objets les plus importants, tous les hommes ont à peu près les mêmes idées; mais, plagiaires par le fond, pour ainsi dire, ils tremblent de l'être par la parole. Chacun d'eux, même parmi les philosophes, se fait une langue à part: comme si la singularité l'emportait sur la vérité même! Or, telle est la bizarre fascination des mots, que tel accepte sans hésiter un principe vital pour faire partie de lui-même, qui aurait peur d'accepter une âme!

A l'égard de la cause première, de la cause souveraine, créatrice et ordonnatrice des mondes, Broussais s'humiliait devant sa toute-puissance; tenant pour certain d'ailleurs que le seul culte qui fût digne de la grandeur et de la bonté du premier de tous les êtres, c'est la pratique de la bienfaisance et de la vertu. Il faisait peu de compte des cérémonies extérieures. Et cependant, si les religions sont nécessaires, l'expérience a démontré jusqu'ici qu'elles n'ont de force et de durée que par ces accessoires, lesquels ont pour objet de faire pénétrer par les sens jusque dans le cœur de l'homme les sentiments de gratitude et de respect, qui doivent l'attacher à son Créateur. Quoi qu'il en soit de cette réserve, timide et hardie tout ensemble, Broussais était, on le voit, déiste et animiste; et il m'est doux de le proclamer à haute voix, à la

face d'un public auquel on avait inculqué d'autres idées. Oui, je le répète; Broussais est mort dans les mêmes sentiments que Cabanis; sentiments d'autant plus respectables, qu'ils ont été, des deux parts, le fruit d'une méditation profonde et d'un long travail de l'esprit. Ces deux amis des hommes et de la vérité, ont jugé qu'ils devaient, en faveur de la morale, consacrer, par leur témoignage, le double dogme qui la sanctifie. La morale pourrait, il est vrai, subsister par elle-même; elle pourrait puiser ses principes dans la constitution de l'homme, je veux dire, dans les rapports de ses besoins avec ses facultés. Mais, telle est l'étroite liaison des idées et des sentiments, qu'une nation qui ne serait à ses propres yeux qu'un amas fortuit de matière grossière et figurée, mise en mouvement par d'autres matières plus subtiles, cette nation, sans âme et sans Dieu, serait bientôt sans respect pour elle-même et sans morale. Elle périrait : car si l'aliment est ce qui assure la vie des individus, la morale est ce qui assure la vie des nations. Honneur donc, mille fois honneur à Cabanis et à Broussais! Si leurs écrits sont un ornement pour la France, leurs professions de foi sont un bienfait pour le genre humain.

Il y a treize mois, j'étais à Laval; j'assistais à l'inauguration de la statue d'Ambroise Paré, comme j'assiste aujourd'hui à l'inauguration de la statue de Broussais. Je portais alors, comme je porte aujour-

d'hui, la parole, au nom de l'Académie royale de médecine, singulière et dangereuse faveur de mon étoile, qui me destine à la célébration de toutes les gloires, et des gloires contemporaines, et des gloires des temps passés : noble fonction qui suffirait à ma propre gloire, si elle était mieux remplie. Puissent du moins mes faibles paroles n'être désavouées, ni de vous, Messieurs, ni de l'Académie ! Puissent-elles laisser dans l'âme de mes auditeurs cette persuasion, que l'homme n'a de prix sur la terre, et ne peut aspirer à une solide et vraie gloire que par la vérité, et surtout par la vertu.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. BOUILLAUD,

Professeur de la Faculté de médecine de Paris.

Messieurs,

S'il est une solennité digne d'une nation libre et éclairée, c'est assurément celle qui nous réunit aujourd'hui dans cette enceinte. Elle l'avait bien compris, cette assemblée fameuse qui, non loin de ces murs, voulut consacrer à la sépulture des citoyens illustres ce monument qui porte pour inscription : *Aux grands hommes la patrie reconnaissante*, sorte de *St. Denis* pour ceux qui régnèrent sur leurs concitoyens par leurs vertus et leur génie, c'est-à-dire par la plus noble de toutes les royautés. Le culte des grands hommes en tout genre est né de l'un des sentiments les plus sublimes de l'âme humaine ; malheur donc aux nations qui le négligeraient ! elles manqueraient à l'un de leurs premiers, de leurs plus saints devoirs. Oui, Messieurs, honorons les grands hommes, du moins après leur mort ; que leur nom soit glorifié;

plaçons-les au Panthéon, élevons-leur des monuments, des statues. Par là, nous nous associerons en quelque sorte à leur gloire.

Mais hâtons-nous de vous exposer, Messieurs, aussi rapidement que possible, les travaux de l'homme célèbre qui est l'objet de cette imposante cérémonie. N'attendez pas de moi cependant une histoire, même succincte, de toutes les œuvres, de toutes les luttes qui occupèrent une vie si active, si pleine et si féconde. Ni le temps, ni le lieu, ni les personnes ne me le permettraient. Je ne pourrai même qu'effleurer les points les plus culminants de la doctrine nouvelle, dont il a été le glorieux fondateur, et, laissant à d'autres le soin de vous le faire connaître comme philosophe, je ne vous le représenterai que sous le rapport purement médical. Ainsi restreinte, ma tâche n'en est pas moins délicate et des plus difficiles à remplir, non seulement parce que la majesté du sujet et des circonstances suffirait pour causer quelque émotion à de plus hardis que moi, mais aussi parceque je dois parler en présence de ces députations des écoles et des académies, avec lesquelles Broussais rompit plus d'une lance et croisa, pour ainsi dire, le fer d'une vive et ardente polémique. Je ne pourrais, sans me montrer indigne de la grave mission qui m'est imposée, et sans trahir la mémoire de mon héros, ne pas rappeler tous les obstacles que les puissances constituées de la médecine opposèrent longtemps au triomphe et à la propagation de la mémorable révolution médicale dont il jeta les fondements. En effet, une de ses grandes gloires, c'est d'avoir

surmonté tous ces obstacles, d'avoir vaincu tant de princes de la médecine coalisés un moment contre lui. Toutefois, en m'expliquant à cet égard, avec la franchise et l'indépendance qu'on est en droit d'exiger de moi, je saurai conserver les égards qui sont dus aux personnes et aux circonstances, ennemi que je suis, autant que qui ce soit, de tous les genres de scandale.

François-Joseph-Victor Broussais, naquit en 1772, à Saint-Malo, dans cette Bretagne connue par l'énergie et la fermeté du caractère de ses habitants, et sous ce rapport, Broussais ne démentit point son origine; dans cette Bretagne qui s'enorgueillit aussi d'avoir donné le jour à d'autres illustrations de ce siècle, telles que Laënnec, l'immortel inventeur de l'*auscultation*, et malheureusement un des adversaires de Broussais, à Châteaubriand et à Lamennais, qui, sous le rapport philosophique et psychologique, furent encore bien plus opposés à Broussais que ne le fut Laënnec, sous le point de vue médical.

Je ne dirai rien des premières années de Broussais, sinon que la petite église de Pleurtuit, village où elles se passèrent, vit servir la messe et entendit souvent les dimanches chanter au lutrin celui qui plus tard devait composer le Traité, peu *orthodoxe*, de l'*Irritation et de la Folie.*

Broussais avait atteint l'âge de 17 ans, lorsque s'accomplit, au milieu de grandes convulsions, le laborieux et solennel enfantement de la révolution. Sa famille avait embrassé la cause du nouveau régime contre l'ancien.

La jeunesse de Broussais eût été en contradiction bien flagrante avec son âge mûr, si, à l'époque dont nous parlons, le futur Mirabeau de la médecine n'eût été entraîné vers le système nouveau qui avait changé la face politique de la France. Il avait vingt ans, cet âge où fermentent et bouillonnent dans le cœur les sentiments les plus généreux, où se développe dans toute son ardeur l'enthousiasme pour les grandes choses, surtout dans les organisations telles que celle de Broussais; il avait, dis-je, vingt ans, quand, en 1792, violant le sacré territoire de la France, les Prussiens s'étaient insolemment avancés jusqu'à Verdun.

Dans ces temps-là, la France presque toute entière se leva et se fit soldat. Cernée de toutes parts par les rois conjurés contre elle, la république française, combattant pour la plus sainte des causes et pour son indépendance même, enfantait, comme par miracle, des légions de combattants ou plutôt de héros, mettait en mouvement ses quatorze armées, les disposait, pour ainsi dire, en un immense bataillon carré, de manière à faire face sur toutes ses frontières au feu de ses innombrables ennemis, et remportait ces étonnantes victoires qui eussent été impossibles, si l'on n'eût vécu en ces temps où le mot impossible n'était plus français, en ces temps où l'intrépide assemblée des représentants de la France décrétait et organisait la victoire.

Broussais et plusieurs de ses camarades s'enrôlèrent alors, et formèrent une compagnie franche à Dinan. Une grave maladie obligea bientôt Broussais à

quitter la compagnie franche, où déjà il avait été nommé sergent. S'il eût continué la carrière des armes, sans doute il y eût été loin, car il avait l'âme guerrière, et possédait, à un éminent degré, toutes les puissantes facultés morales et intellectuelles sans lesquelles on ne saurait être un grand capitaine; car, d'ailleurs, on vivait à une époque où les premiers rangs en toutes choses devaient appartenir aux plus dignes: époque vraiment vermeilleuse où tant de ces simples volontaires, dont Broussais faisait partie, devinrent généraux, maréchaux; où l'on vit des soldats de la *république passer* rois; où l'on vit enfin une couronne impériale briller d'un éclat sans pareil sur le front auguste et prédestiné de l'ancien sous-lieutenant Bonaparte! Jours de conquêtes, de gloires et de grandeurs immortelles! il est bon de vous rappeler quelquefois, afin que nous n'en perdions pas le souvenir, et qu'au besoin la France en donnât de nouveaux exemples.

Toutefois, heureusement pour nous et pour lui, Broussais renonça au métier des armes. Je dis heureusement pour lui, car il n'est pas probable que le capitaine d'artillerie de Toulon lui eût cédé la première place, et, dans sa carrière ce n'était pas pour occuper le second rang que Broussais était né. En abandonnant la carrière des armes pour celle de la médecine, il ne fit d'ailleurs, en quelque sorte, que changer le genre de guerre où il devait s'illustrer. Mais si dans la guerre contre les maladies, il apprit à répandre aussi beaucoup de sang, c'était pour sauver les hommes, et

non pour les détruire. Ce genre de guerre ne valait-il pas l'autre ?

Broussais commença ses études médicales dans les hôpitaux de St-Malo et de Brest, obtint bientôt une commission sur la frégate la *Renommée*, et se préparait à partir, lorsqu'il reçut l'affreuse nouvelle que ses vieux parents avaient été lâchement égorgés par les chouans, et horriblement mutilés après leur mort. Comme l'a dit M. Mignet dans un beau panégyrique, la cause de la révolution à laquelle on venait d'immoler ses parents, était déjà celle des convictions de Broussais, elle devint alors celle de son ressentiment filial. Il la servit, à cette époque, dans la guerre contre les Anglais, ayant été nommé tour-à-tour officier de santé de deuxième classe et chirurgien-major sur la corvette l'*Hirondelle* et le corsaire le *Bougainville*. Après quelques années, en 1799, il vint à Paris pour y compléter ses études, et obtint, en 1804, le titre de docteur en médecine, après avoir soutenu sur la *fièvre hectique*, une thèse dans laquelle il établit, contre Pinel, que cette fièvre doit être considérée comme *essentielle*. Et n'est-ce pas une chose vraiment curieuse à signaler, que le futur destructeur de tous les ordres de fièvres essentielles de Pinel se soit efforcé, à son début dans la carrière médicale, de faire admettre un septième ordre de ces fièvres, et se soit ainsi montré plus Pinelliste que Pinel ?

En 1805, il quitta la médecine civile pour la médecine des camps, où il recueillit en trois ans les ma-

tériaux de ce beau *Traité des Phlegmasies chroniques* qu'il publia en 1808.

A la suite des grands événements de 1814, Broussais revint à Paris, et fut l'un des médecins de ce Val-de-Grâce d'où ne tarderait pas à tonner la foudre qui devait renverser les anciens systèmes de la médecine.

En 1816, Pinel régnait assez paisiblement encore, et la *nosographie philosophique*, parvenue à sa cinquième édition, continuait à être considérée comme la charte, le code et l'évangile des médecins. Toutefois, le sceptre médical commençait à peser dans la main de Pinel, affaiblie par les années. A cette époque, avait reparu sur l'horizon de la médecine, un homme qui s'était fait connaître quelques années auparavant par *l'Histoire des phlegmasies chroniques*, mais dont le nom avait été bientôt presque entièrement oublié, car cet ouvrage, l'un des plus remarquables qui aient été publiés au commencement de ce siècle, ne fit qu'une médiocre sensation au moment de sa publication.

Doué d'un profond esprit d'observation et d'un rare génie de généralisation ; né avec une imagination ardente et propre aux illuminations soudaines; riche de nombreux matériaux laborieusement recueillis ; d'un caractère ferme, indépendant, hardi, audacieux même; d'une volonté forte et opiniâtre ; affectant un mépris superbe pour les vaines considérations qui retiennent si souvent les ames vulgaires et pusillanimes, quand il s'agit de la défense de la vérité ; rien ne manque à Broussais pour le rôle de réformateur qu'il va jouer, rien, dis-je, pas même cette constitution vigoureuse,

et ce corps robuste si propres à supporter les grandes fatigues et à résister aux efforts continuels, inséparables du rude métier de réformateur. Ne demandez point maintenant à un tel homme à quel titre il osera usurper bientôt le premier rang, et placer sur sa tête la couronne médicale qui avait si longtemps brillé sur le vénérable front de Pinel. Il en appellerait au droit du génie, le plus légitime de tous, le vrai droit divin.

Après avoir, en 1814 et 1815, enseigné ses nouvelles idées dans un modeste amphithéâtre de la rue du Foin, en présence d'un auditoire également assez modeste, il fulmine dans le monde médical son fameux *Examen des doctrines médicales*, et par cette sorte de coup de tonnerre, il étonne les écoles, les académies et fixe définitivement tous les regards sur lui. Dès lors, le César de la médecine a franchi son Rubicon; son manifeste de guerre est proclamé, et prenant pour devise cette maxime de Bichat: *qu'est l'observation, si l'on ignore là où siège le mal?* il arbore l'étendart de la réforme la plus radicale, de la révolution la plus fondamentale. O bizarre enchainement des choses humaines, et comme encore ici les plus petites causes peuvent avoir les plus grands effets! en 1815, un médecin presqu'entièrement ignoré même alors, et dont aujourd'hui le public médical ne connaît pas peut-être le nom, le docteur Hernandez, publie un traité des typhus, et cet ouvrage tombé, par *hasard*, dans les mains de Broussais, lui inspire l'idée de son Examen! La chute d'une pomme conduisit, dit-on, le

divin Newton, à la découverte des lois de la gravitation universelle, et voilà que la *chute* de l'ouvrage le plus humble entre les mains de Broussais produit l'Examen des doctrines, c'est-à-dire l'*abrégé* des nouvelles lois qui doivent régir la médecine!

Armé du glaive d'une logique inexorable, sans pitié sinon sans respect pour les autorités les plus révérées, il sape jusque dans ses bases les plus profondes l'édifice de la *nosographie philosophique*, édifice resté si longtemps debout. C'en est fait désormais d'une classification si généralement adoptée; c'en est fait surtout de cette grande classe des *fièvres* essentielles. Elles ont reçu leur coup de grâce et ont disparu pour jamais du cadre nosologique.

Pinel lui même, dans l'appendice de la sixième et dernière édition de sa Nosographie, presque sans le savoir ou du moins sans le vouloir, donne implicitement gain de cause à son bouillant et redoutable adversaire, en proclamant que la fièvre entéro-mésentérique dont on avait voulu faire une nouvelle espèce de fièvre essentielle, n'est autre chose qu'une violente entérite. Dans cette sorte de testament médical, Pinel condamne en même temps, comme par anticipation, ceux de ses élèves qui plus tard devaient tâcher de ressusciter le cadavre des fièvres essentielles sous le nom de fièvre ou affection typhoïde. En effet, cette fièvre, qui, disent-ils, comprend tous les ordres de fièvres essentielles de Pinel, n'est autre chose que la fièvre entéro-mésentérique, c'est-à-dire, selon Pinel, une violente inflammation de l'intestin grêle à sa terminaison. Donc la fièvre typhoïde

n'est elle-même que cette violente inflammation, donc aussi, d'après leur maître, les essentialistes ont détruit de leurs propres mains le fragile édifice qu'ils avaient si péniblement élevé.

Voici d'ailleurs les conclusions suprêmes de Broussais sur ceux qu'il appelle, en 1816, les classificateurs, et qu'il appellera plus tard des *ontologistes*.

« Il résulte, dit-il, de toutes les discussions aux-
» quelles je me suis livré : 1° que les classificateurs ont
» partagé arbitrairement les signes extérieurs les plus
» saillants des affections de nos organes, en un certain
» nombre de groupes ou collections abstraites, sous
» le nom de maladies; 2° que ces groupes de symptômes
» sont formés de manière qu'ils ne représentent
» point l'état des organes souffrants, parceque les
» auteurs manquent essentiellement de physiologie;
» 3° que puisqu'ils ont fait une décomposition vicieuse
» de la somme des désordres pathologiques, ils ne
» les ont point *analysés*; que leurs groupes de symptô-
» mes n'étant point applicables aux affections des
» organes, puisqu'ils confondent des lésions qui
» devraient être séparées, et en séparent qui devraient
» être réunies, ces groupes sont non seulement
» inutiles, mais encore nuisibles à l'étude, en forçant
» l'esprit à un travail continuel pour rectifier les erreurs
» qu'ils y ont introduites; 4° qu'en assujettissant leurs
» prétendues maladies à des marches déterminées et
» qui n'ont rien de réel, les auteurs ont porté le fata-
» lisme dans la médecine et mis des entraves au traite-
» ment; 5° qu'en puisant les éléments de leurs doc-

» trines dans le système de Brown, ils en ont rendu
» l'application dangereuse à l'homme malade, comme le
» savent tous les bons esprits élevés dans leurs prin-
» cipes, et qui sont obligés d'y contrevenir, afin de
» pratiquer avec succès; qu'ainsi la médecine devient,
» par leur méthode, difficile et rebutante pour l'élève,
» inintelligible pour l'homme de sens, dangereuse
» pour le praticien.

« Je laisse à juger maintenant si nos classificateurs
» ont rendu des services à l'humanité, et si l'on est
» coupable pour oser soumettre leur doctrine au
» creuset de l'expérience et du raisonnement. »

Le dernier article de *l'Examen* est consacré à l'exposition d'un plan d'étude fondé sur *l'anatomie et la physiologie*, pour parvenir à la connaissance et au traitement des maladies internes. Dans la classification que l'auteur propose, uniquement fondée sur l'anatomie et la physiologie, les fièvres essentielles n'occupent point une classe à part, mais sont ralliées à celle des phlegmasies aiguës, et la plupart des maladies organiques ou de la cinquième classe de Pinel sont rattachées aux phlegmasies chroniques.

Du reste, Broussais déclare en terminant qu'il n'a point la prétention d'offrir un travail parfait, et qu'il verra, avec une bien vive satisfaction, se perfectionner une méthode pour l'adoption de laquelle il n'a cessé de faire des vœux depuis qu'il est entré dans le sanctuaire du dieu d'Épidaure.

Dans la mémorable préface de cet ouvrage, il se plaint que déjà on cherche à s'approprier quelques-

unes de ses idées, et à lui disputer la priorité de quelques autres, ajoutant qu'il sait qu'il est des gens fort habiles pour trouver dans les anciens les découvertes des auteurs les plus modernes.

Dans cette même préface, il se tire en quelque sorte son propre horoscope, et prédit, avec une admirable justesse, le sort qui lui est réservé.

Après avoir indiqué les motifs qui l'ont décidé à publier son ouvrage, sans se permettre de calculer tous les désagréments qu'il peut attirer sur lui, il poursuit ainsi :

« Je sais que je blesse bien des amours-propres. On se plaindra du défaut de respect pour certaines autorités révérées; on s'indignera; on cherchera à m'humilier; j'ai tout prévu; rien ne m'arrête. Puis-je ignorer que tous les hommes qui ont voulu éclairer leurs concitoyens ont été cruellement persécutés, et que les découvertes les plus utiles ont excité les murmures de la multitude irréfléchie ?... Je ne me flatte point d'échapper au sort commun; peut-être verrai-je au nombre de mes persécuteurs des hommes que j'estime et qui m'ont honoré de leur confiance et de leur protection. J'y serai très-sensible; mais je sacrifie tout au désir d'être utile, et à l'indignation que m'inspirent ces secours barbares que l'esprit de système prodigue à des malheureux dont la reconnaissance est souvent en proportion des tourments qu'on leur a fait endurer, quand ils n'en ont pas été les funestes victimes.

» Je n'ai point cru devoir adoucir ma critique par

des éloges accordés à la célébrité ; j'aurais manqué mon but en inspirant trop de confiance pour des ouvrages qui ne sauraient être lus sans danger par ceux qui n'ont pas été prémunis contre les erreurs qu'ils contiennent. Je ne dis pas qu'il ne s'y trouve rien de bon, et je désire qu'on en profite ; mais le ton d'arrogance de leurs auteurs, et l'obstination qu'ils mettent à s'opposer à la recherche de la vérité, méritaient qu'on les fît sérieusement rentrer en eux-mêmes ; un jour, ils seront appréciés ; et l'histoire, en les mettant à leur place, applaudira peut-être à ma résolution.

» Mais ce motif n'influe en rien sur ma conduite ; je ne suis point possédé de la chimère de l'immortalité. Je désire rendre des services à l'humanité, autant que mes moyens m'en donnent la faculté, et ne suis nullement affligé par l'idée que d'autres en rendront de plus considérables, et m'obscurciront avant ou après ma mort. Mon but est de former des médecins d'une pratique plus heureuse que ne peut l'être celle des systématiques à la mode. J'y parviendrai, *j'en suis sûr*... J'ose espérer d'en élever un assez bon nombre pour susciter à l'erreur des ennemis qui finiront un jour par la détruire...

» Je lis dans la pensée de mes détracteurs : plus d'une fois, ils ont senti l'insuffisance de la doctrine qu'on leur a si laborieusement inculquée, *difficiles habuêre nugas*. Mais ils se sont mis en avant ; ils ont loué ; ils ont écrit ; ils croient leur honneur intéressé à défendre une cause qu'ils savent bien être mauvaise ; c'est assez pour m'en faire des ennemis.

» Ils excuseront les vices les plus frappants de certains ouvrages, en alléguant que les auteurs, guidés par les vues les plus profondes, et pleins de la majesté de leur sujet, n'ont pas dû s'appesantir sur les particularités, et que le perfectionnement des détails appartient aux esprits de second ordre....

» Tout autre pouvait en faire autant que moi, je le sais : une idée mère bien exploitée, et les circonstances, font souvent tout le mérite d'un sujet né avec des talents assez médiocres. Je ne me flatte point de l'espoir d'être pris pour un génie ; mais puisque ma position est telle que je puis rendre un service à l'humanité, ma conscience m'ordonne de n'en pas perdre l'occasion. Voilà tout mon secret ; si l'on m'en suppose d'autre, on aura tort et je m'en soucie fort peu, puisque je suis préparé à tout. Un jour viendra que je serai jugé avec plus d'impartialité que je ne puis l'être aujourd'hui, et ma mémoire n'en souffrira point. »

Le jour de ce grand jugement est venu pour vous, ô Broussais, et j'ose croire qu'en proclamant solennellement ici que vous fûtes une homme de génie, tous les auditeurs applaudiront à mes paroles, et que la postérité ne les démentira point. Mais qu'est-il besoin de paroles à cet égard ? est-ce que les honneurs qui vous sont rendus en ce moment ne sont pas plus éloquents que tous les discours ? Oui, Broussais, je le répète, vous avez mérité le titre d'homme de génie, et partant le plus beau de tous les titres ; oui, vous avez fait preuve de ce génie, en signalant les erreurs dont la médecine était infestée à l'époque de votre

glorieux avènement; oui, vous avez posé l'édifice de la médecine sur sa véritable base, en l'élevant sur l'anatomie et la physiologie; oui, vous avez répandu sur la médecine les rayons de la plus vive et de la plus éclatante lumière, en substituant *définitivement* à ce que vous avez si heureusement désigné sous le nom *d'Ontologie*, la *Médecine physiologique*, c'est-à-dire celle qui étudie les *organes souffrants*, et en continuant ainsi l'œuvre du grand Bichat dont vous fûtes l'ami et le digne successeur; oui, vous avez révélé une des plus importantes vérités de la médecine, en démontrant que les fièvres dites essentielles n'étaient autre chose que des phlegmasies jusque-là méconnues, et en découvrant, ou du moins en déterminant infiniment mieux qu'on ne l'avait fait avant vous, le rôle immense que jouaient certaines phlegmasies gastro-intestinales dans le développement de ces fièvres; oui, vous avez rendu à la thérapeutique et à l'humanité le plus signalé service, en remplaçant par la méthode anti-phlogistique la méthode excitante, incendiaire, pour emprunter votre énergique langage, généralement employée dans le traitement des formes les plus graves de ces fièvres, c'est-à-dire, pour combattre *ces monstres* (je me sers encore de vos expressions), désignés sous les noms d'*ataxie*, d'*adynamie*, de *malignité*, doctrine déjà entrevue par Sydenham, lorsqu'il disait, dans son langage énergique comme le vôtre, « que l'invention de ce mot *malignité* avait été » plus funeste à l'humanité que l'invention de la poudre » à canon; attendu que dans les maladies empreintes de

» ce caractère de *malignité*, on avait recours aux re- » mèdes les plus *échauffans* pour combattre je ne sais » quel poison qui n'existait que dans l'imagination des » médecins qui l'admettaient, tandis que cette malignité » provenait surtout de la violence de l'inflammation ; » oui, vous avez encore annoncé une haute vérité, en disant que les maladies n'étaient point fatalement asservies à la marche et à la durée qu'on leur avait assignées, et que ces dernières étaient subordonnées à l'espèce et à la dose des moyens employés pour combattre les maladies; oui, enfin, vous avez aussi été le fidèle interprète des faits *bien observés*, et vous avez créé une théorie aussi juste qu'elle est ingénieuse et brillante, en faisant remonter à un travail d'inflammation chronique, un grand nombre de lésions dites organiques, jusques-là considerées comme des maladies *sui generis*, et indépendantes de toute phlegmasie.

Certes, Messieurs, un homme qui a doté la médecine de tant de précieuses vérités, qui s'est illustré par de pareilles découvertes, qui a rendu de si grands services à l'humanité, qui a combattu sans relâche pendant vingt-cinq ans pour le triomphe de la sainte cause qu'il défendait au milieu des plus opiniâtres résistances, un tel homme mérite bien qu'on lui pardonne quelques exagérations de système, et les formes parfois, peut-être, un peu trop acerbes avec lesquelles il attaquait ses adversaires.

En vain, dans la dernière édition de sa *Nosographie*, publiée en 1818, deux ans après l'apparition de l'*Examen des doctrines médicales*, Pinel, de sa main

presque septuagénaire, lance un faible trait contre son fougueux adversaire. Ce trait ne porte pas : *Telum imbelle, sine ictu ;* c'est le vieux Priam s'essayant un instant contre le terrible Achille.

A partir de la publication de l'Examen, les leçons de Broussais, jusques-là peu suivies, attirèrent un imposant concours d'élèves et même de médecins.

Sa renommée grandissait chaque jour, et bientôt elle remplit la France et le monde. On chercherait, peut-être vainement dans l'histoire un autre exemple d'une popularité médicale aussi étendue, j'ai presque dit aussi magnifique. Broussais était en quelque sorte dans le monde médical ce qu'avait été Mirabeau, ce qu'a été et ce qu'est encore O'Connel dans le monde politique, et je ne crois pas trop forcer le droit de rapprochement, en disant qu'il existait de grands traits de ressemblance physique entre lui et les deux illustres tribuns que je viens de nommer. A l'époque dont je parle, la France Médicale offrait au monde un beau spectacle, et pouvait lui montrer avec orgueil son Mirabeau et son Napoléon. Broussais, je le répète, était le Mirabeau de la médecine proprement dite ; le Napoléon de la chirurgie était Dupuytren. Grâce à ces deux hommes et à Laënnec, la France, sous le rapport médical du moins, ne cessa point d'être la reine du monde.

Vous entretiendrai-je maintenant, Messieurs, de toutes les rudes luttes que Broussais eut à soutenir? non, car la chose serait trop longue. Je dirai seulement qu'excepté un petit nombre de jeunes médecins d'élite qui

formèrent autour de lui une sorte de bataillon sacré, Broussais, comme la Médée de notre Corneille, restait seul contre tant d'ennemis; lui seul, et c'était assez.

On trouve d'ailleurs le spectacle vraiment dramatique de la guerre polémique soutenue par Broussais, et dans les dernières éditions de l'Examen dont il agrandit le plan au point qu'il finit par embrasser toutes les grandes époques de la science, qu'il devint une *Histoire philosophique des doctrines médicales*, et dans les *Annales de la Médecine physiologique*, journal qu'il fonda en 1822, afin d'avoir incessamment une tribune à sa disposition, et de constituer à ses doctrines un moyen de propagation plus rapide à la fois et plus efficace que les autres modes de communication avec le public.

Dans le siècle où nous vivons, la presse périodique est une arme trop puissante, et dont Broussais connaissait trop bien l'influence et la portée, pour qu'il ne s'en servît pas. Or, pendant douze ans qu'il l'a maniée, il a montré que peu d'hommes étaient capables d'en tirer plus de parti que lui.

Les discours préliminaires placés chaque année en tête des vingt-six volumes dont se compose le précieux recueil périodique cité plus haut, sont réellement des chefs-d'œuvres d'éloquence et de dialectique en matière de discussions polémiques. Parmi ces discussions on en rencontre qui sont marquées au coin d'une chaleur passablement ardente. Quelques-uns des élèves renchérirent cependant sur le maître, et poussant la *foi* jusqu'à l'enthousiasme, pour ne pas dire jus-

qu'au fanatisme, allèrent jusqu'à vouloir changer la plume pour l'épée. Alors, comme M. Mignet l'a écrit avec autant de bonheur que d'esprit, on vit assez fréquemment la gastro-entérite provoquer des duels de la part de ceux qui en trouvaient les signes dans toutes les ouvertures de cadavres, et voulaient qu'on y crût sous peine de mort.

Quant à Broussais, dans ses *Annales* ainsi que dans ses autres ouvrages, il dévoile et flétrit, avec la hardiesse et la verve d'un Juvénal, les basses manœuvres, les menées perfides, l'insidieuse tactique, en un mot tous les vils moyens avec lesquels quelques-uns de ses plus acharnés adversaires attaquaient sa personne et ses doctrines. Il y divise en trois catégories, ou pour me servir de ses expressions, en trois coteries, les médecins contre lesquels il est obligé de se défendre : « la première, la plus puissante, est celle des ontologistes-fatalistes, école qui s'est élevée sur les débris de l'ancienne faculté, renversée par l'ordonnance de décembre 1823. Comme ils agissent, dit-il, sous l'égide de l'autorité, ils espèrent anéantir la doctrine physiologique en s'opposant ouvertement et sans se donner la peine de feindre, à l'enseignement qui la développe, et en retranchant, des thèses qui leur sont présentées, toutes les propositions et jusqu'aux expressions qui en portent l'empreinte. Cette coterie, ajoute-t-il, est chargée de la persécution des élèves.

« La seconde coterie est celle des médecins de Montpellier. La troisième se compose, dit-il des pillards

de la médecine physiologique : ce sont les renards de l'époque. »

Dans la préface de la troisième édition de l'*Examen des doctrines médicales*, publiée de 1829 à 1834, après avoir proclamé que la doctrine physiologique a vaincu, mais que la mauvaise foi ose le nier, Broussais reprend, avec une vigueur nouvelle, la guerre qu'il avait déjà précédemment commencée contre l'éclectisme, et on y lit ce fier et foudroyant passage : « Que les éclectiques prétendus, que des intrigants qui font consister leur gloire à afficher une indépendance aussi ridicule en fait de dogmes médicaux, qu'elle est impossible, trompent la bonne foi, la simplicité ou la paresse des académiciens étrangers à la médecine, se fassent adjuger des récompenses qui ne sont dues qu'à leurs maîtres, et marquent de loin la chaire ou le fauteuil qu'ils convoitent, que m'importe à moi qui, depuis que j'existe, ai fait le serment de n'écrire que pour proclamer la vérité ! les insectes parlants qui repullulent aujourd'hui avec plus de force que jamais sous l'influence d'astres malins, trop visibles pour qu'il soit besoin de les montrer ; ces êtres dont le souffle flétrit tout ce qu'il touche, ont déjà dit, en lisant ces lignes, et se proposent sans doute d'écrire au plus vite, que le dépit de n'être pas là où je crois devoir être me fait tenir ce langage. Je ne puis mieux leur répondre qu'en reproduisant ici une partie de la préface du premier examen publié en 1816. » Après avoir rapporté ce morceau que nous avons nous-même rappelé plus haut, il s'écrie : « Qu'ils le lisent donc, et

qu'ils voient si, quand jeune encore, et déjà appuyé par un ouvrage qui pouvait me donner des droits à tout ce qu'un médecin peut désirer, j'osais écrire ce passage; qu'ils voient si j'étais mu par la passion des chaires, des fauteuils et de la clientèle des salons dorés! »

Pour bien comprendre, d'ailleurs, ce que Broussais écrivait, avec son style de feu, dans la préface de la troisième édition de l'Examen, il faut ne pas oublier que nous étions alors en 1829, et qu'à cette époque, Broussais n'appartenait ni à la faculté de médecine ni à l'institut. Il faut avoir le courage de le dire ici bien haut : ce fut là une de ces grandes injustices dont on ne saurait trop rappeler le souvenir, surtout dans des occasions solennelles comme celles-ci; injustices dont les victimes doivent se consoler avec orgueil, car elles n'ignorent point, ces victimes, que de pareils coups ne frappent pas les têtes ordinaires, et qu'ils sont réservés pour celles qui s'élèvent bien au dessus du niveau des autres. Aussi, quand les foudres académiques le frappaient à coups redoublés, Broussais dominait son siècle; son front victorieux était, on peut le dire, ceint de lauriers immortels, et certes, au sujet de sa non-admission au sein de la faculté et de l'institut, on pouvait lui appliquer ces mots célèbres du prince des historiens latins : *Eò magis præfulgebat quod non visebatur.*

Il ne fallait rien moins qu'une révolution politique pour placer Broussais là où, comme il le disait, avec une noble et bien légitime fierté, il croyait devoir être. Les temps de cette révolution approchaient. Après les trois immortelles journées de juillet, le gouvernement créa

une chaire de pathologie et de thérapeutique générales, et c'est pour Cas. Perrier, alors président du conseil des ministres, un titre d'honneur que d'avoir choisi pour l'occuper, le fondateur de la médecine physiologique. Un peu plus tard, l'illustre chef d'une nouvelle école médicale qui n'avait point été admis pour représenter la médecine à l'académie royale des sciences, fut nommé à l'académie des sciences morales et politiques.

J'éprouve un sentiment de plaisir, mêlé de quelque fierté, à rappeler ici les termes dans lesquels M. Mignet parle de cette nomination. Les voici : « Lorsque l'Académie des sciences morales et politiques fut rétablie, en 1832, M. Broussais était depuis long-temps célèbre par la hardiesse de ses systèmes, le nombre et la valeur de ses écrits, l'accomplissement même d'une grande réforme médicale. Il essayait alors d'étendre jusqu'à la philosophie la révolution qu'il avait opérée en médecine. Cet observateur habile, ce réformateur original, cet écrivain abondant et chaleureux, cet homme supérieur, qui, pendant plus de quinze années, avait rempli la France et l'Europe de ses travaux et de sa renommée, n'appartenait pas encore à l'Institut. La nouvelle Académie s'empressa de recueillir ce grand nom. »

On sait assez que, non content d'avoir fondé une école nouvelle, Broussais, dans les dernières années de sa vie, s'occupa de philosophie, et qu'avide de nouveaux combats, cet intrépide jouteur, cet athlète infatigable, osa se mesurer avec l'éclectisme et l'ontologie philosophiques comme il s'était déjà mesuré avec l'éclectisme

et l'ontologie pathologiques, déclarant, avec sa verve et son audace accoutumées, qu'il ne fléchirait pas le genou devant le panthéon de cette ontologie philosophique.

Il se livrait encore sérieusement à ce genre d'études, et achevait la seconde édition de son Traité de l'*Irritation et de la folie*, son livre de prédilection, lorsqu'il succomba, d'une manière inopinée, mais non inattendue, à la douloureuse et cruelle maladie dont il était depuis longtemps tourmenté (1). Ce fut le 17 novembre 1838, qu'à l'âge de soixante-six ans seulement, s'éteignit pour jamais cette grande lumière de la médecine.

On se rappelle avec quel profond sentiment de regrets et de deuil, le monde médical apprit cette triste nouvelle. On se rappelle aussi l'immense concours de médecins, de savants et d'élèves qui assistèrent aux obsèques de Broussais, et qui, si j'ose le dire, transformèrent une journée à jamais funèbre en un jour de triomphe.

A peine les derniers devoirs avaient-ils été rendus à Broussais d'une manière vraiment digne de lui, qu'une souscription fut ouverte pour ériger un monument à sa mémoire ; une commission fut nommée à cet effet, et en peu de temps son appel fut entendu. Grâce au zèle et à l'activité d'un des membres de la commission, l'honorable M. J.-B. Baillière, à qui Broussais avait voué

(1) Très peu de temps après ce funeste évènement, cette deuxième édition, en 2 vol. in-8, fut publiée par M. C. Broussais, qui soutient si dignement le grand nom que lui a légué son illustre père.

une estime et une confiance particulières, et grâce à la part active que l'administration de la guerre s'est empressée de prendre à l'érection de ce monument, tout fut bientôt disposé pour la cérémonie qui nous rassemble.

Lorsque la commission eut décidé qu'une statue serait le monument qu'on érigerait à Broussais, honneur que, le premier entre tous les médecins, il ait obtenu à une époque si voisine de sa mort et qu'il méritait en effet d'obtenir le premier; après cette décision, dis-je, la commission jeta naturellement les yeux sur le célèbre artiste qui, précédemment, et avec tant d'inspiration, avait composé le magnifique buste du médecin illustre qui vient d'être nommé, buste que notre faculté est heureuse de posséder dans la grande salle de ses assemblées.

Il semblait impossible à la sculpture de reproduire, d'une manière plus admirable, plus saisissante, cette belle et noble tête, cette physionomie si imposante et si mâle; et cependant ce chef-d'œuvre a été surpassé; mais il n'appartenait qu'à M. Bra de se surpasser ainsi lui-même. Oui, Messieurs, voilà bien dans toute la beauté, dans toute la grandeur de son expression; voilà bien dans toute sa force, dans toute sa vigueur, dans toute son énergie, dans toute sa sévérité, et si j'ose le dire, dans toute son habitude courageuse, hardie, audacieuse et même un peu menaçante; voilà bien le grand réformateur dont nous célébrons la mémoire. C'est Broussais vivant, et la tête pleine de hautes méditations, de graves pensées, de déterminations révolutionnaires; il foule sous son pied d'Hercule les livres

de cette ontologie dont il avait fait une justice si éclatante, et, tout d'airain qu'ils sont, les feuillets ont cédé sous la pression d'un pied si puissant ; son regard est fier, impérieux, assuré ; sa bouche est légèrement contractée, sa lèvre supérieure est comme agitée de ce mouvement si caractéristique pour tous ceux qui ont bien connu, bien étudié la figure de Broussais.... Silence, écoutons, car il semble que, comme celle de Memnon, cette statue va prononcer des oracles....

Honneur, trois fois honneur à l'éminent et généreux artiste, au Phidias qui nous a représenté ainsi le héros de cette solennité ! la statue est digne du personnage, et rien n'est au-dessus de cet éloge. Il est beau, Messieurs, de s'immortaliser soi-même, en immortalisant par de pareils chefs-d'œuvre les traits des hommes illustres que la patrie et le monde ont perdus. Il est pourtant un monument plus durable encore et plus éternel que cet airain fait homme : ce sont les œuvres de Broussais. *Exegit monumentum ære perennius.*

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. BÉGIN,

Chirurgien principal d'armée, chirurgien en chef, premier professeur à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce.

MESSIEURS,

La médecine des armées est toute glorieuse de réunir dans un de ses principaux établissements, et autour du monument érigé à la mémoire d'un de ses chefs, les membres les plus élevés de la hiérarchie militaire et administrative, les savants les plus distingués dans l'étude comme dans l'enseignement des sciences philosophiques et de toutes les parties de l'art. Ce n'est pas un des moindres motifs de notre admiration et de notre vive reconnaissance pour Broussais, que l'éclat qu'il a jeté sur l'uniforme que nous portons, que la constance avec laquelle il s'honora d'appartenir à nos rangs, attachant la même importance à l'instruction des élèves et au traitement des malades réunis dans cet hôpital, qu'aux écrits qui sortaient incessamment de sa plume, au professorat, à la faculté, aux discussions de l'Académie.

Je ne vous retracerai pas l'histoire de sa vie, si laborieuse et si agitée ; je ne vous le montrerai pas, électrisant un peuple d'élèves, empressés à écouter sa mâle et lumineuse parole, ou se livrant à la recherche de l'origine, des combinaisons et du mécanisme organique des actes de notre intelligence. Des voix plus éloquentes se sont chargées de peindre Broussais sous ces divers aspects, et de vous faire apprécier toute l'étendue des services qu'il a rendus. Humble soldat, dans cette milice éclairée aujourd'hui de quelques rayons de sa gloire, témoin du début et des progrès de la réforme qu'il a opérée, j'essayerai de le présenter devant vous, tel que je l'ai connu, à la clinique de cet hôpital, source première et féconde de ses travaux les plus remarquables.

Au sein de l'immense laboratoire où s'exerce l'intelligence humaine, les rôles sont distribués par la nature et les fonctions assignées à tous, selon la proportion de leurs facultés et de leurs forces. Parmi les hommes qui ont inscrit leurs noms dans les annales des sciences, l'histoire nous montre le plus grand nombre recueillant des faits, expérimentant sur diverses séries de phénomènes, éclairant des horizons d'étendues variables, perfectionnant des procédés d'action plus ou moins heureux, tandis que d'autres, d'une organisation plus parfaite, remontant des détails jusqu'aux principes généraux, s'attaquent au tronc de l'arbre scientifique, l'ébranlent jusque dans ses racines, ou même le transplantent sur d'autres terrains, et lui impriment une physionomie nouvelle. Ne dirait-on

pas, des premiers, des ouvriers infatigables, appliqués sans relâche à construire les multiples compartiments d'un vaste édifice, sans se laisser décourager par les arrêts de la critique et du temps, qui jettent incessamment au rebut les matériaux imparfaits; et des seconds, des architectes presque divins, dont chacun, fidèle à sa haute mission, reprend, corrige, agrandit, et parfois change complètement le plan de ses devanciers, en même temps qu'il impose ses lois à la foule des travailleurs?

François-Joseph-Victor Broussais, dont nous transmettons aujourd'hui l'image à la postérité, fut incontestablement une de ces personnalités d'élite, placées à de longs intervalles dans la succession des siècles, depuis l'antiquité jusqu'à notre époque. Il sera compté, dans tous les temps, comme un de ces rares génies qui ont communiqué à leurs contemporains une impulsion i puissante qu'elle se continue longtemps encore après eux sur leurs successeurs.

On trouvait en lui la réunion extraordinaire de la plupart des qualités qui enfantent les grandes pensées et provoquent les révolutions. Des sens exercés, d'une harmonie parfaite, une santé de fer, une activité infatigable, le portaient naturellement à observer, lui permettaient de voir avec exactitude, et de multiplier presque à l'infini les investigations et les aspects sous lesquels il jugeait utile de considérer les objets. Dans son esprit, généralisateur au plus haut degré, les phénomènes de tous les genres et puisés à toutes les sources, tantôt connexes et tantôt éloignés, se rappro-

chaient sans effort, et venaient, comme par une attraction spontanée, se ranger dans l'ordre le plus convenable, pour s'éclairer mutuellement, et fournir la démonstration des principes les plus élevés. Une logique toujours présente, rigoureuse et serrée, le conduisait avec une sûreté presque infaillible aux ultimes conséquences des faits. Enfin, ces qualités, animées par un amour ardent de la vérité, un besoin insatiable de connaître, une volonté que les obstacles irritaient au lieu de la décourager, une indépendance de caractère inflexible, étaient servies par une clarté d'exposition, une énergie et une propriété de langage, une verve de sarcasme, une hauteur de vue et un bonheur d'inspiration qui le rendaient tour à tour dogmatique puissant, critique redoutable, penseur profond, et toujours professeur entraînant, ou écrivain ingénieux, pittoresque et facile.

Parmi les sources d'instruction ouvertes aux jeunes médecins, il en est une, de création moderne et précieuse entre toutes, qui a exercé une influence prépondérante sur les progrès de l'art, mais qui exige plus impérieusement que la plupart des autres, la promptitude et la sûreté dans l'observation, la rectitude dans le jugement, la hardiesse unie à la prudence dans l'action : c'est l'enseignement médical au lit des malades. Là, en effet, tout est positif, palpable, exposé au grand jour; là, les événements et les faits dominent le médecin de toute la hauteur qui sépare la puissance de la nature de la faiblesse de l'homme, et l'erreur trouve bientôt et nécessairement son contrôle.

Broussais avait le génie de la clinique. Quelque brillant qu'ait été son enseignement extérieur, si nombreux qu'on ait vu les auditeurs se presser dans ses amphithéâtres, ce prestige n'était que secondaire, si on le compare à celui dont il savait s'entourer au Val-de-Grâce. Son autorité réelle sur le monde médical dérivait du talent pratique admirable qu'il déployait dans nos salles. Je n'ai jamais vu un de ses adversaires échapper complètement à cette épreuve, dont il connaissait d'ailleurs si bien l'irrésistible efficacité, et à laquelle il ne cessait de convier les incrédules. Après avoir entendu ses leçons, il était impossible de douter encore de la vérité de sa doctrine, de se roidir contre la démonstration de la vérité; mais, après la visite des malades, on ne savait qu'admirer le plus, ou de l'instruction solide et variée du médecin, ou de son sens exquis et profond. Ses antagonistes les plus acharnés se retiraient subjugués par la lucidité des explications, la variété inépuisable des rapprochements, la sagesse raisonnée des déductions thérapeutiques. On a pu dire constamment, avec raison, aux détracteurs obstinés de Broussais : Vous ne l'avez pas vu pratiquer, vous ne l'avez pas suivi à la clinique; sans quoi vos préventions seraient tombées, les faits vous auraient convaincus.

Broussais réalisait au Val-de-Grâce l'idéal du médecin praticien, tel que notre imagination se plaît à le créer après la lecture des écrits de Boerhaave, de Sydenham, de Stoll, de Morgagni. Sa démarche, ses gestes, son visage, son regard, étaient calmes, me-

surés, réfléchis. Rarement alors il donnait carrière à la causticité mordante ou dédaigneuse qui lui était ailleurs si familière. Il sentait que près de l'homme souffrant, c'est de sa souffrance et des moyens de l'alléger qu'il convient exclusivement de s'occuper. Il avait la vue perçante, l'instinct sûr et rapide, le tact médical pratique de Corvisart, avec une entente plus large, une connaissance plus complète des lois de l'organisme et de l'ensemble de la pathologie. Plus varié, plus réellement analytique que Pinel, son maître, il ne s'éloignait jamais des organes, des tissus dont ils se composent, des modificateurs qui agissent sur eux, des altérations qui peuvent y être survenues. On ne le voyait pas, devant la maladie, abandonner la physiologie comme un roman, repousser les explications comme des jeux hypothétiques de l'esprit. Il n'était pas, selon l'occurrence et le sujet de la leçon, tantôt anatomiste, tantôt physiologiste, tantôt thérapeutiste, et, dans la clinique, collecteur de symptômes; mais il était partout un médecin, et un médecin du premier ordre tout entier.

Comme Chaussier, comme Bichat, comme Schwilgué, trop tôt enlevé à la science et trop imparfaitement connu, il ne s'était occupé des branches diverses des sciences médicales qu'en vue de leur application pratique, et pour marcher plus sûrement, à l'aide de leur flambeau, du simple au composé, du connu à ce qui est encore indéterminé, des faits journaliers et vulgaires à ceux qui sont insolites et rares. Il n'oubliait pas, en exerçant la médecine, qu'il avait d'abord été

chirurgien. Suivant en cela l'exemple de Bichat, il rappelait à chaque instant les phénomènes locaux, les altérations immédiatement appréciables pour les sens et les résultats primitifs ou secondaires des lésions chirurgicales, afin d'arriver à la démonstration, par voie d'analogie, de la nature, du mécanisme d'influence et du degré actuel de développement des maladies des viscères. Il proclamait sans cesse que les mêmes lois régissent les actions vitales à l'intérieur et au dehors, modifiées seulement, dans leur manifestation, selon la structure, la destination et le degré d'importance des organes où l'observateur les étudie. Il voulait que la théorie fût pour la médecine ce qu'elle est pour les sciences physiques: le résultat des faits réduits en principe. Constater les rapports de l'homme avec les modificateurs externes, et des organes de l'homme entre eux, était pour Broussais l'objet fondamental de la science; comme bien voir et conclure juste lui semblaient les seuls moyens de dissiper ses obscurités et de perfectionner l'art. Appuyée sur ces bases, la théorie, loin de pouvoir paraître jamais superflue ou nuisible, devait, au contraire, être incessamment invoquée, vérifiée, et servir de guide à la pratique aussi bien qu'à l'enseignement.

Ces propositions si simples, ces axiomes d'une si incontestable évidence, recevaient de la présence des objets et des résultats des faits une clarté si soudaine et si vive, que la médecine tout entière semblait acquérir pour la première fois un véritable caractère de rationalisme et de certitude; les ténèbres se dissi-

paient comme par enchantement, et l'enthousiasme s'emparait des esprits les plus rebelles.

Broussais apportait à la clinique la ponctualité dont il avait contracté une longue habitude dans le service militaire. Commencée à l'heure prescrite par les règlements, la visite se poursuivait avec un ordre, un calme, une décence, également commandés par la discipline de nos établissements, et par le respect que tout cœur bien né doit à l'infortune et à la douleur. Aussi, l'administration de la guerre, justement rassurée par le caractère de Broussais, et appréciant l'importance de ses travaux, s'empressa-t-elle de les protéger et de permettre au grand nombre d'étudiants et de praticiens qui se présentaient, l'accès de cet enseignement, devenu bientôt le plus brillant de Paris. Elle le soutint, avec la persévérance la plus éclairée et la plus louable, contre les déclamations envieuses ou furibondes qu'il excita lors de ses débuts, et contribua ainsi, pour sa part, grâces lui en soient rendues, à la manifestation et au triomphe de la vérité.

Aussi, quel zèle déployait Broussais dans l'accomplissement de ses devoirs! Sa matinée était presque entièrement partagée entre le service, la leçon qui le suivait et les recherches cadavériques. Pendant la funeste épidémie du choléra, il donna l'exemple de la fermeté et de l'abnégation la plus complète de lui-même; il était, à toutes les heures du jour et de la nuit, inquiet et affligé de l'impuissance de l'art, au milieu de nos salles encombrées. Il poursuivit avec une ardeur de jeune homme les plus pénibles investi-

gations d'anatomie pathologique, et maintes fois nous l'avons vu, afin de saisir, s'il avait été possible, quelque chose de la nature du terrible fléau, faire ouvrir devant lui, le décès étant bien constaté, peu d'heures après leur mort, les infortunés qui en avaient été victimes. Malgré les rumeurs de contagion qui circulaient, il respirait sans s'émouvoir la vapeur qui s'élevait des cavités splanchniques ouvertes, et des liquides qui semblaient chargés du principe ou du produit actif de l'épidémie.

Près de chaque malade, il s'arrêtait, comme si ce malade eût été le seul qui dût exciter son attention. Il explorait les organes et recherchait les phénomènes morbides, non suivant un ordre invariable, mais en allant directement à la partie souffrante. Ce que l'on raconte de Desault, découvrant de loin, à la première vue, l'existence d'une fracture de la clavicule ; de Dupuytren, annonçant, d'après l'attitude et les mouvements de la tête du malade, la présence d'une cataracte congéniale, on pouvait le remarquer tous les jours, à la clinique de Broussais, lorsque, à l'aide de modifications fugitives, aperçues d'abord de lui seul, il indiquait, dès le premier instant, la maladie qu'il avait sous les yeux. Puis se déroulaient, par des interrogations et des explorations successives, tous les phénomènes, tous les caractères de l'affection pressentie. Quelles formes inattendues, souvent dramatiques, toujours intéressantes, prenaient sous sa direction ces recherches ordinairement arides, et les détails minutieux qu'elles commandent ! Il voulait que cha-

cun touchât du doigt la maladie elle-même ; et cette pensée lui faisait trouver le secret d'éveiller sans cesse et de soutenir l'attention : aussi, les faits antérieurs, l'état présent, les changements survenus dans les organes et dans les fonctions, l'anatomie pathologique, interpellés tour à tour, venaient-ils par leurs réponses démontrer, en l'éclairant d'une lumière de plus en plus vive, le diagnostic d'abord porté.

La clinique du Val-de-Grâce a exercé l'influence la plus heureuse sur l'art de rechercher et de constater les signes des maladies. En localisant celles-ci, Broussais, qui employait les moyens alors en usage et se plaignait souvent de leur insufffisance, appela nécessairement les méditations des praticiens sur les moyens mécaniques d'exploration des organes, et leur donna une valeur et une importance qu'on ne pouvait leur soupçonner précédemment. Le même principe mis en lumière et démontré dans nos salles, hâta les progrès de l'anatomie pathologique. Lorsque les médecins eurent admis l'existence des lésions organiques comme cause de beaucoup d'affections dont le siége était auparavant ignoré, ils furent entraînés par une conséquence inévitable, à distinguer des modes ou des nuances d'altération jusque-là inconnus ou négligés. Broussais voyait en grand et de haut ; ses successeurs ont pénétré plus avant dans les particularités ; mais la base de sa doctrine est restée hors d'atteinte.

Il ne sera peut-être donné à personne de reproduire avec autant de perfection tout ce qu'il y avait de simple, de profond, d'exact, d'ingénieux, dans les

jugements cliniques de Broussais. Il semblait parfois ne pas exister d'intermédiaire, dans son esprit, entre le symptôme et sa conséquence, entre l'expression de la douleur et la détermination de l'organe qui la cause. Et cependant Broussais, même au lit des malades, savait douter. Aurait-il été digne d'observer la nature et de lui servir d'interprète, si le doute lui fût resté inconnu? Il subissait donc cette condition, inévitable conséquence de l'imperfection de nos organes et de celle de la science! Mais le doute, chez lui n'était pas cet état inerte et vacillant des esprits débiles, qui ne savent à quoi s'arrêter. Chez Broussais, le doute était actif, raisonné; il avait ses motifs actuels d'existence, et, dans l'avenir, des faits déterminés, dont l'acquisition devait le détruire. Dans cette tête, si fortement trempée, le doute se formulait avec le positif qui semble n'appartenir qu'à la vérité; tandis que pour tant d'hommes, la vérité elle-même reste sans formule et ressemble à l'incertitude.

Le doute philosophique, la sagesse dont on le suppose un des caractères, la réserve qu'il est indispensable d'apporter dans les jugements médicaux en particulier; la conciliation des principes, l'éclectisme parmi les doctrines, l'amalgame ou la fusion des théories et des pratiques; ces aphorismes et ces sentences, qui séduisent dans la spéculation, étaient dans la pratique diamétralement opposés aux tendances de Broussais, à la nature de son génie. Les moyens termes, qui ne sont pas toute la vérité, lui semblaient plus dangereux que l'erreur, parcequ'ils la couvrent

et la protègent ; aussi les repoussait-il avec une invincible antipathie, et l'expérience démontre qu'il avait raison. Les sciences ne peuvent marcher en avant et faire des progrès réels qu'à l'aide d'idées arrêtées, exprimées nettement, motivées d'après les faits et les inductions. Cette méthode est la seule qui convienne à l'enseignement. Si, pour le professeur, la démonstration est complète, la conviction entière, il doit faire passer sans ambage cette conviction dans l'esprit des élèves. Si, au contraire, après avoir attentivement observé et longtemps réfléchi, il conserve du doute, il ne lui reste qu'à déterminer les inconnues que renferme encore le problème, et à signaler les faits dont la constatation est à désirer pour le résoudre. De cette manière on fait toujours penser, on excite aux recherches, on provoque à l'observation, on porte à la lecture des grands maîtres, et l'on forme des hommes d'une instruction solide autant que de fermeté et d'expérience.

Peu de médecins ont possédé aussi bien que Broussais la mesure de ce qu'il est permis de dire et de ce qu'il convient de taire à la clinique. Il savait, d'un geste ou d'un mot, montrer un symptôme dangereux, faire pressentir un pronostic désespérant, sans alarmer le malade, sans faire naître une terreur qui serait devenue promptement funeste. Aussi avait-il toute la confiance des soldats qui recevaient ses soins. Ils résistaient, grâce à son influence, aux préventions apportées du dehors, et même aux suggestions de quelques antagonistes honteux, qui se glissaient par-

fois dans nos salles, et qui ne reculaient pas, pour satisfaire de viles passions, devant la possibilité des malheurs irrémédiables qu'ils pouvaient causer.

Mais dans la salle des conférences, mais à l'amphithéâtre, Broussais se dédommageait amplement de la contrainte qu'il s'imposait à la visite. Il n'avait alors rien de caché pour les élèves : il calculait devant eux les probabilités favorables ou contraires, pesait les indications, discutait la valeur des moyens, appréciait avec franchise les résultats. Si l'événement, si l'autopsie du cadavre vérifiaient ses assertions, il concluait sans doute à la vérité de sa doctrine, à la sûreté de ses méthodes, à l'excellence de ses traitements. Mais lorsque l'issue de la maladie ou l'état des organes après la mort démentait ses prévisions, il avouait l'erreur avec une candeur parfaite, et tout aussitôt recherchait ses causes et s'efforçait de déterminer les précautions à prendre pour l'éviter à l'avenir. Jamais il n'était si grand que dans ces improvisations inattendues, excitées par le désappointement, et lorsque la nature se jouant en quelque sorte du médecin, celui-ci devait redoubler d'efforts pour la saisir et lui dérober le secret de ses opérations.

L'étude ainsi active, passionnée et philosophique des faits a pour l'esprit un charme inexprimable. Aux yeux de certains hommes, trop nombreux, un fait ne s'étend pas au delà de la portion de matière qu'ils mesurent, du phénomène isolé qu'ils étudient; pour le penseur, c'est une portion de la nature découverte, c'est un coin du voile soulevé, c'est un indice qui,

rapproché d'autres témoignages, peut conduire à mettre en lumière toute une série de lois encore ignorées, et ouvrir quelque voie nouvelle à la science ; c'est là le secret des grands, des véritables observateurs. Tandis que le vulgaire n'a d'autre objet que la description minutieuse jusqu'au scrupule, l'énumération prolongée jusqu'à l'ennui, du nombre, des dimensions, des nuances des organes ou de leurs actions, l'homme supérieur franchit ces détails sans les dédaigner : un fait pathologique devient pour lui le fragment d'os du pied retrouvé dans une carrière, la couche de marbre ou de granit que traverse la sonde, le débris de monument soulevé par la charrue, qui éclairent le naturaliste, le géologue ou l'historien, et leur servent à reconstruire le monde, à recréer ses premiers habitants, à retracer la série de ses révolutions.

C'est dans cet esprit de progrès que Broussais étudiait les maladies et présentait les faits aux auditeurs de sa clinique, émerveillés de tant de hardiesse, de précision et de lucidité.

Le travail était un besoin impérieux de cette organisation herculéenne. En Hollande, en Italie, en Autriche, à Udine, en Espagne, nous le voyons passer ses journées dans les hôpitaux et les amphithéâtres, recueillant ses observations, leur donnant cette étendue, cette richesse d'images, cette animation, qui étaient presque sans exemple dans la pathologie, et qui font de chacune d'elles un tableau saisissant de vie et de ressemblance. Les exigences du service, les

événements inattendus, les longs voyages, loin de le distraire du but qu'il poursuivait, étaient mis à profit pour varier et multiplier ses recherches, pour constater les influences des temps, des lieux et des climats sur la production des mêmes faits. Il ramassa ainsi et féconda les matériaux de l'*Histoire des phlegmasies chroniques*, qui sera toujours un de ses plus beaux, comme il est le premier de ses titres à la gloire. De retour à Paris, et professeur au Val-de-Grâce, Broussais reprit, en 1814, sa vie habituelle de travaux et de méditation, et s'adonna tout entier à l'enseignement ; il parcourut dans ses cours le cercle de la médecine, et fixa spécialement ses pensées sur les affections aiguës et sur les fièvres, comme il l'avait fait autrefois sur les maladies lentes qui conduisent tant de malheureux au tombeau.

Par suite de l'enchaînement des faits et des travaux, l'observateur et le philosophe se trouvent souvent entraînés à des résultats qu'ils ne pouvaient soupçonner en commençant leurs recherches. Le vulgaire ne voit généralement dans les créations les plus admirables du génie que le produit instantané de quelque inspiration fortuite, de quelque accident du hasard ; mais l'homme grave ne peut oublier que notre esprit ne procède que par l'observation, l'induction ou le calcul. Il cherche donc avec intérêt à retrouver la route que parcourut l'intelligence dominatrice, à renouer la chaîne brisée de ses travaux, à la suivre de conséquence en conséquence jusqu'aux découvertes qui l'ont rendue célèbre. Cette reconstruction des opéra-

tions d'une haute pensée nous plaît d'autant plus que nous semblons nous mettre en communication plus intime avec elle, et, en y procédant, nous initier de plus près aux secrets des procédés qu'elle a suivis.

Un phénomène remarquable, dont Broussai a fourni le curieux exemple, c'est que la vérité, avant d'arriver à l'état de démonstration et de se produire au dehors, reste quelquefois dans notre esprit, pendant assez longtemps, sous une forme indistincte, vague et comparable à un pressentiment dont nous n'avons qu'une perception confuse. Placés en aveugles, au milieu de mystères incessamment explorés, et dont l'énigme est toujours incomprise, nous approchons parfois de la solution tant cherchée, nous y touchons, et tout à coup elle nous échappe, nos efforts s'arrêtant au moment du succès, ou prenant à notre insu une direction stérile. C'est ainsi que Laubert, dans ses analyses des quinquinas, entrevit la quinine, et l'abandonna sans s'y arrêter, laissant à d'heureux successeurs l'avantage de donner à la médecine le sel dont elle est la base. Ce que l'on observe dans les intelligences individuelles se reproduit dans l'ensemble des intelligences. Il n'est peut-être pas une seule découverte importante dont on ne retrouve le germe non développé dans les ouvrages antérieurs à sa promulgation définitive. Les travaux de Bichat, de Chaussier, de Pinel, de Lorentz, de Prost, succédant à ceux de Haller, de Morgagni, de Bordeu, et l'histoire même des phlegmasies chroniques, avaient préparé la nouvelle révolution médicale que devait bientôt

opérer Broussais. Mais ces précurseurs, dont l'heureuse influence ne doit pas être contestée, ne sauraient nuire à sa gloire; car à lui revient le mérite d'avoir ressaisi la vérité qu'ils avaient laissé échapper, et, en la dégageant des hypothèses et des erreurs qui l'entouraient encore, de l'avoir placée enfin, dans toute sa majesté, sur l'autel d'où elle reçoit nos hommages.

L'antagonisme sourd qui s'établit graduellement entre la doctrine professée par Broussais et les théories généralement admises, aurait pu se prolonger longtemps, ou même ne conduire jamais à aucun résultat de quelque importance si un événement, peu remarquable en lui-même, n'était venu déterminer l'explosion dont les matériaux se trouvaient en présence.

M. Hernandez avait publié sur le typhus un livre que peu de personnes connaissaient, et dont le titre seul a survécu. Il s'agissait de l'analyser et de le juger comme on le faisait à cette époque, où la critique médicale était sérieuse et s'attaquait à la science plus qu'aux hommes. Broussais, collaborateur actif du *Journal universel des sciences médicales*, que venait de créer M. Regnault, fut chargé de l'œuvre de M. Hernandez. Broussais était alors mécontent : son enseignement au Val-de-Grâce et dans la ville, quoique déjà populaire et suivi avec un entraînement peu commun, n'avait pas cependant acquis tout le retentissement qu'il méritait. La nouvelle doctrine, encore en voie d'élaboration, ne se faisait jour qu'avec lenteur. Les idées de son fondateur, considérées comme ingénieu-

ses, étaient rangées toutefois, par l'homme si véritablement illustre et vénérable qui tenait le sceptre de la médecine française, au nombre de ces créations systématiques dont les esprits ardents peuvent s'amuser, mais qui n'ont qu'une existence éphémère et doivent disparaître tour à tour. Le médecin qui prenait le rôle de novateur méritait sans doute d'être distingué: c'était un bon esprit, un élève d'élite, un observateur habile, qui s'était occupé avec succès d'une classe importante de maladies; mais on lui conseillait de modérer sa témérité, et de se garder de porter une main sacrilège sur le tabernacle de l'autocratie de la nature et de la nature hippocratique. A ces conditions le rang honorable que ses écrits antérieurs lui avaient acquis dans l'église orthodoxe lui serait conservé.

Cette part assez mince d'illustration et d'influence qu'on lui assignait, cette autorité, qui s'arrogeait le droit de le classer dans une position secondaire, et dont les formes paternelles ne dissimulaient pas les prétentions exorbitantes; ces jugements prononcés sans appel, et empreints d'une sorte d'indulgence qui les rendait plus irritants encore, tout cela révoltait profondément Broussais, qui avait la conscience de sa force, de l'importance de ses travaux, de la solidité de ses principes, comme aussi de l'erreur funeste de ses contemporains, et des malheurs que leur pratique déversait sur des populations entières. Dans cet état de son esprit, il saisit au bond le livre de M. Hernandez, l'immola, et voulut jeter ses lambeaux au milieu

du monde médical, en déchirant avec lui les théories et les bases thérapeutiques généralement adoptées.

Précisément parce que la critique était trop générale, et peut-être aussi parce qu'elle était trop vive, l'article fit reculer le rédacteur en chef du journal, et ne fut pas inséré. Broussais reprit alors son travail, et loin de l'amoindrir, l'étendit, s'abandonna à toute sa verve satirique, disséqua une à une la croyance de ceux qu'il constituait dès lors ses adversaires irréconciliables, les broya du poids de sa logique, les meurtrit de ses sarcasmes, et traça enfin le tableau brûlant de ce qu'il pensait qu'on devait admettre et faire en médecine.

A son apparition, l'*Examen des doctrines médicales* fut considéré comme un scandale immense. La presse d'alors sembla craindre un moment de s'en occuper, et ce livre, dont la première édition restera, malgré cellesqui l'ont suivie, comme un modèle dans la littérature scientifique, serait mort peut-être en naissant, étouffé sous une coalition de silence qui s'était formée contre lui, si quelques jeunes gens, revenus en même temps que Broussais de l'armée, ne s'en étaient emparés, n'avaient révélé à l'Europe médicale la portée prodigieuse des idées mères qu'il renfermait. Ces jeunes gens, premiers disciples du réformateur, et apôtres du nouveau culte qu'il proclamait, n'avaient ni sa puissance de pensée, ni la hauteur de ces conceptions, ni la fécondité de ces ressources dialectiques, ni les trésors de son expérience; mais leur enthousiasme s'était allumé au feu de ses leçons, ils étaient

aussi entraînés par l'amour de la vérité, les obstacles ne les effrayaient pas, et ils crurent, dans leur présomption, pouvoir aider le géant à remuer le monde.

La lutte, ainsi engagée, se continua pendant quinze ans, avec une variété de forme, une sévérité de principes, une allure d'indépendance dont l'histoire de la médecine n'offre que peu d'exemples. Toutes les armes furent employées; si la défense était obstinée, et ne cédait le terrain que pied à pied, l'attaque se montrait ardente, passionnée, prodigue tour à tour de faits, de raisonnements et de railleries. Dans cette guerre de chaque jour, Broussais, il faut bien le dire, eut parfois à combattre et ses adversaires, dont l'opiniâtre ténacité l'exaspérait, et quelques-uns de ses soldats, d'ailleurs peu disciplinés, qui ne recevaient de mot d'ordre que de leur conviction. Enfin, la nouvelle doctrine pénétra partout, dans la pratique, dans la littérature, dans l'enseignement ; elle franchit les limites de la France, et la médecine, établie sur d'autres bases, marcha d'un pas assuré vers des perfectionnements qui, s'ils ne sont pas tous dus à Broussais lui-même, ont cependant leur origine dans ses écrits, et n'existeraient pas sans ses efforts.

Un grand nombre de maladies chroniques, dont l'origine, la nature et les périodes successives étaient restées inconnues ou mal déterminées, furent ralliées au principe de l'irritation.

L'irritation, rigoureusement définie, expérimentalement étudiée et poursuivie dans ses divers modes, fut présentée comme la principale clef de l'édifice médical.

Les symptômes des maladies ne servirent plus à leur classification, mais à reconnaître les organes malades et à déterminer leur mode de souffrance, ce qui détruisit les nosologies fondées sur les phénomènes extérieurs, jusque-là dominantes.

Le médecin ne doit plus prendre pour guide prédominant, dans le choix de ses médications, la force ou la faiblesse apparente et générale du malade, mais l'état réel des organes affectés.

Les principes occultes, les génies morbides, les propriétés étudiées indépendamment des tissus, toute la fantasmagorie ontologique qui avait entraîné les anciens et tant de modernes, fut dévoilée, attaquée et détruite.

Une classe entière de maladies, la plus importante de toutes, par la fréquence et la gravité des affections qu'elle renferme, la classe des fièvres essentielles, avec les fléaux épidémiques et endémiques qui s'y rattachent, fut effacée du cadre nosologique, étudiée dans toutes ses parties, et ralliée définitivement, selon les cas, aux lésions inflammatoires de divers organes.

Les phlegmasies de l'estomac et de l'intestin furent décrites, pour la première fois, dans une foule de nuances, avec une telle exactitude, qu'elles parurent presque n'avoir jamais été connues des médecins.

Partout, l'anatomie dut servir de base à la physiologie, et la physiologie dut expliquer les maladies, par cela même qu'elle explique les fonctions.

Partout, l'étude des organes vivants, mise en rapport avec les modificateurs qui nous entourent, fut substi-

tuée à l'étude abstraite des propriétés et des symptômes, c'est-à-dire que la réalité et les faits furent substitués aux rêveries et aux illusions qui, après avoir régné sur la plupart des sciences, dominaient encore la médecine.

Tel est le sommaire, très-abrégé, des principaux services rendus à la science par Broussais. Il est facile de s'assurer qu'ils comprennent les bases fondamentales et les parties secondaires les plus importantes de l'art de guérir.

La réforme que ce grand homme a fait subir à la thérapeutique, et l'impulsion qu'il a donnée à cette branche du système médical n'ont pas toujours été appréciées avec exactitude. Ce sujet, toutes les fois qu'il était traité devant lui, avait le privilége d'exciter son indignation la plus véhémente contre l'injustice de ses détracteurs. Et, en effet, quelles sont les substances réellement efficaces que Broussais ait dédaignées ou proscrites ? Il s'est élevé contre l'abus incendiaire des stimulants ! Est-ce à dire qu'il les ait bannis de la matière médicale ; et ses adversaires n'ont-ils pas, dès le début de la doctrine nouvelle, sanctionné tacitement ses préceptes par leur pratique? Il a frappé d'anathème cette routine absurde qui consistait à prescrire des évacuants au début de la plupart des maladies aiguës, et il a montré combien, en agissant ainsi, on s'éloignait de l'expectation que l'on vantait ; mais s'ensuit-il de là qu'il ait brisé les flacons d'émétique et ruiné le commerce du séné? Lorsqu'une médication était indiquée, peu d'hommes savaient

réunir et combiner avec plus de talent que Broussais les moyens les plus variés et les plus énergiques pour 'accomplir.

Il ne croyait, il est vrai, qu'à la thérapeutique rationnelle ou sanctionnée par une longue notoriété de succès. S'il était ennemi des formules composées sans méthode, n'obéissait-il pas en cela aux errements de Pinel, de Bichat, de Schwilgué, et des plus illustres médecins cliniciens de tous les temps? S'il était défiant au sujet des panacées et des spécifiques que chaque jour voit éclore, l'expérience ne justifie-t-elle pas incessamment ses répulsions? il ne prenait pas l'estomac pour une sorte de vestibule inerte, d'où les diverses substances que le médecin y dépose se dirigent, sans y laisser de traces, vers la destination qui leur est indiquée; il n'admettait pas cette force virtuelle, active, inconnue, indépendante de la composition et de l'état matériel que l'on a supposé exister dans les médicaments; mais il voulait que, s'en tenant à l'observation, l'on étudiât les impressions sur les tissus, que l'on constatât les effets locaux, les influences secondaires, et enfin les résultats curatifs de leur contact ou de leur absorption. Or la science est là, et l'art ne saurait s'écarter de ces principes sans céder aussitôt la place à l'empirisme.

Le temps, si rapide dans sa course, a passé déjà sur les premiers travaux de Broussais, et les esprits les ont si parfaitement assimilés qu'il semble, pour quelques-uns, que les erreurs et les fausses manières de philosopher, détruites par leur autorité, n'aient ja-

mais existé. Sur d'autres points, des modifications notables ont été apportées à la doctrine nouvelle. Mais les bonnes choses sont les seules que l'on améliore. Loin de porter atteinte à la renommée des auteurs des grandes découvertes, les perfectionnements ajoutés à leurs travaux ne font qu'ajouter aussi aux titres qu'ils ont acquis à la reconnaissance de la postérité. La gloire d'Harvey a-t-elle pâli parce que la circulation est mieux connue dans ses détails qu'il ne l'avait indiquée? Newton a-t-il cessé d'être un des génies les plus admirables des temps modernes, parce que toutes les branches de la physique se sont considérablement agrandies? Cesse-t-on de rendre hommage à Lavoisier, à Berthollet, à Vauquelin, parce que la chimie a pris, dans ces derniers temps, une face nouvelle? Serait-il donc juste que notre vénération pour Broussais fût diminuée parce qu'il a eu déjà, parce qu'il aura encore, parmi les successeurs qu'il s'est formés, des hommes de savoir et d'habileté, qui enrichiront et perfectionneront de plus en plus le monument qu'il a élevé à la science, objet de ses constantes méditations?

Les diverses branches de nos connaissances n'étant cultivées, en dernière analyse, qu'afin d'augmenter le bien-être et le bonheur des hommes, la médecine, qui a pour objet spécial l'étude de la structure, des fonctions et des besoins de l'organisme, touche à la plupart d'entre elles et doit contribuer à les éclairer. Deux grandes écoles philosophiques se sont partagé le monde, depuis l'origine des sciences jusqu'à nos

jours. L'une de ces écoles, empreinte de poésie, s'adressant aux imaginations vives et mobiles, plaisant aux âmes tendres, aux esprits exaltés, a spiritualisé la nature, personnifié des abstractions, inventé des causes finales, assigné à toutes choses un but providentiel. Cette philosophie prend l'univers avant la formation, l'anime dans toutes ses parties pendant son existence, suit l'homme après l'accomplissement des siècles, et subordonne sa volonté, ses penchants et ses actes au principe dont il est une émanation. L'école opposée, plus austère dans son langage, plus âpre dans ses séductions, n'étudie dans la nature que l'ensemble des corps qui la constituent. Pour elle, les diverses parties de la matière, douées de propriétés différentes, agissent les unes sur les autres par masses ou par molécules, et forment un ensemble immense dont il s'agit de constater les phénomènes, d'enregistrer les révolutions, de connaître et de formuler les lois. Cette école se refuse, sous le point de vue scientifique, à pénétrer au de là de ce qui est perceptible aux sens, constatable par l'observation ou l'expérience, susceptible de démonstration par le calcul ou l'induction.

Chacune de ces écoles a rendu à l'humanité d'incontestables services. Les calomnies que l'esprit de secte a dirigées alternativement contre leurs chefs les plus illustres doivent tomber devant la raison. Un jour viendra peut-être où elles se rapprocheront et se prêteront un appui mutuel, parce que les deux ordres de considérations dont elles s'occupent avec prédilec-

tion, se succèdent, peuvent se confirmer, et ne s'excluent pas nécessairement.

Quoi qu'il en soit, Broussais appartenait à l'école naturiste, qui étudie les facultés de l'homme en les rattachant aux conditions organiques de leur manifestation. Marchant sur les traces de Cabanis plus encore que sur celles de Gall, il insista pour faire entrer dans la théorie de nos penchants, de nos instincts et de nos actes, cet élément que la médecine seule possède, savoir, l'appréciation de l'influence des viscères et de l'exercice normal ou dérangé de leurs fonctions sur l'encéphale. Il avait cette conviction que rien de ce qui est vrai ne peut devenir véritablement nuisible. Selon lui, les progrès des sciences sont attachés à ce que la psychologie, comme la médecine, devienne expérimentale, et ne soit soumise qu'à la recherche patiente des phénomènes, à l'étude approfondie de l'organisation, à l'autorité du raisonnement appuyé sur les faits.

Tel fut Broussais, médecin dans toute l'admirable acception de ce mot; esprit hardi, original, profond, penseur intrépide, qui a soulevé des masses énormes d'idées, abordé et résolu les problèmes qui touchent le plus immédiatement aux bases et à la constitution de la médecine et de la philosophie. Il n'est pas mort tout entier : deux de ses fils, médecins comme lui, et dont un, notre collègue et notre ami, est professeur dans cet hôpital, ont recueilli son héritage et portent dignement l'honneur de son nom. Autour de ce bronze, qui nous le rappelle si bien, qui reproduit

avec tant de vérité la puissance de son inspiration, le dédain écrasant dont il savait empreindre la polémique, l'ironie mordante qu'il faisait si facilement succéder aux arguments sérieux; autour de ce bronze, que le génie de l'art a si merveilleusement animé du génie de la pensée, Broussais ne comptera désormais que des admirateurs. Heureux de ce concours d'amis, d'élèves et d'hommes éminents dans toutes les carrières, nous éprouvons le besoin de témoigner notre reconnaissance au ministre protecteur des officiers de santé, dont il a si souvent apprécié les services, et à l'administration bienveillante qui le seconde avec tant d'habileté, pour la splendeur qu'ils ont voulu donner à cette solennité. La tradition de ce jour ne périra pas; nous conserverons religieusement dans cette enceinte l'image du grand réformateur, et nous croirons l'honorer de la manière la plus digne de lui, en perpétuant au Val-de-Grâce l'esprit progressif de sa doctrine, en continuant ses efforts pour l'instruction des élèves, pour l'avancement de la science et pour le bonheur de l'humanité.

DISCOURS

PRONONCÉ

PAR M. FOSSATI,

Président de la société phrénologique de Paris.

Messieurs.

Autrefois les rois seuls et leurs favoris avaient l'honneur d'un monument public après leur mort. Le clergé catholique, à dire vrai, après avoir renversé les idoles du paganisme, a senti l'importance des monuments publics, et il éleva dans les églises les statues des saints et des martyrs, ainsi que celles des puissants bienfaiteurs qui avaient contribué à faire prospérer l'église. Mais, pour les martyrs de la science, pour les rois de l'intelligence, pour les hommes qui n'avaient que du génie..., rien!

Grâces soient donc rendues à la révolution française et aux athlètes intelligents et courageux, qui, en relevant la dignité de l'homme, rendirent possible d'honorer, aujourd'hui publiquement, la mémoire de l'un de ces hommes d'élite dans les sciences, la mémoire d'un homme de génie.

Ne vous attendez pas, Messieurs, que je vienne ici faire l'éloge de Broussais : cet éloge est déjà fait, et par des talents du premier ordre. Permettez-moi seulement de vous dire un mot sur Broussais comme phrénologiste. En 1828, à l'époque de la mort de Gall, Broussais n'était pas encore phrénologiste. Il était toutefois en voie de l'être, puisqu'il venait d'écrire son livre de l'*Irritation et de la folie*. Dès ce moment il ne pouvait plus s'arrêter là où il en était ; il a dû marcher ; il a été entraîné, en quelque sorte forcé de poursuivre ses premières pensées et ses recherches, qui tendaient à établir le rapport qui existe entre l'organisation et la manifestation des facultés humaines.

Aussitôt, les vérités phrénologiques se présentèrent devant lui comme l'étoile polaire pour un navigateur. Il adopta immédiatement les principes de la nouvelle science ; il lut, ou pour mieux dire, il dévora les écrits des phrénologistes ; il en fit sa propre substance, et à l'instant même il se mit à propager la phrénologie avec l'ardeur d'un jeune homme, avec la puissance et l'autorité d'un ancien professeur. Il n'y a, Messieurs, que les hommes de génie, qui, à un âge avancé, sachent réunir à une haute intelligence, le courage d'adopter des vérités nouvelles. Voilà aussi pourquoi, parmi les hommes mûrs, nous avons eu si peu d'adeptes.

Je ne me présente donc pas à cette solennité pour faire l'éloge de Broussais, mais pour exprimer, au nom de la société phrénologique de Paris, nos vifs sentiments de regret, de reconnaissance et d'admiration.

Jeunes gens des écoles, qui assistez à cette cérémo-

nie, c'est à vous que je m'adresse spécialement. A l'exemple des anciens Romains, qui conduisaient les enfants au pied des images des héros, placées dans le forum et au capitole, et qui, en leur racontant les magnifiques entreprises pour lesquelles on leur avait décrété l'honneur d'une statue, enflammaient leurs jeunes cœurs et leur inspiraient le désir d'imiter ces exemples : de même je vous appelle au pied de celle ci, afin que vous puissiez apprendre à imiter le grand homme dans les sublimes qualités de son esprit, dans son activité et sa persévérance dans le travail, et dans son indépendance de caractère.

En contemplant ce monument érigé à la mémoire de Broussais, songez qu'il a été plutôt fait pour vous que pour Broussais lui-même, qui vivra bien plus longtemps dans ses ouvrages que dans ce bronze. Ce monument a été élevé, pour exciter les plus nobles sentiments de votre âme; pour réveiller en vous l'amour de la science, de la gloire et de la patrie.

Sachez qu'en France, à l'époque où nous vivons, il n'est plus nécessaire de posséder de l'autorité et de la puissance pour avoir l'honneur d'une statue; il suffit d'avoir de grands talents ou mieux encore du génie.

TABLE.

—

